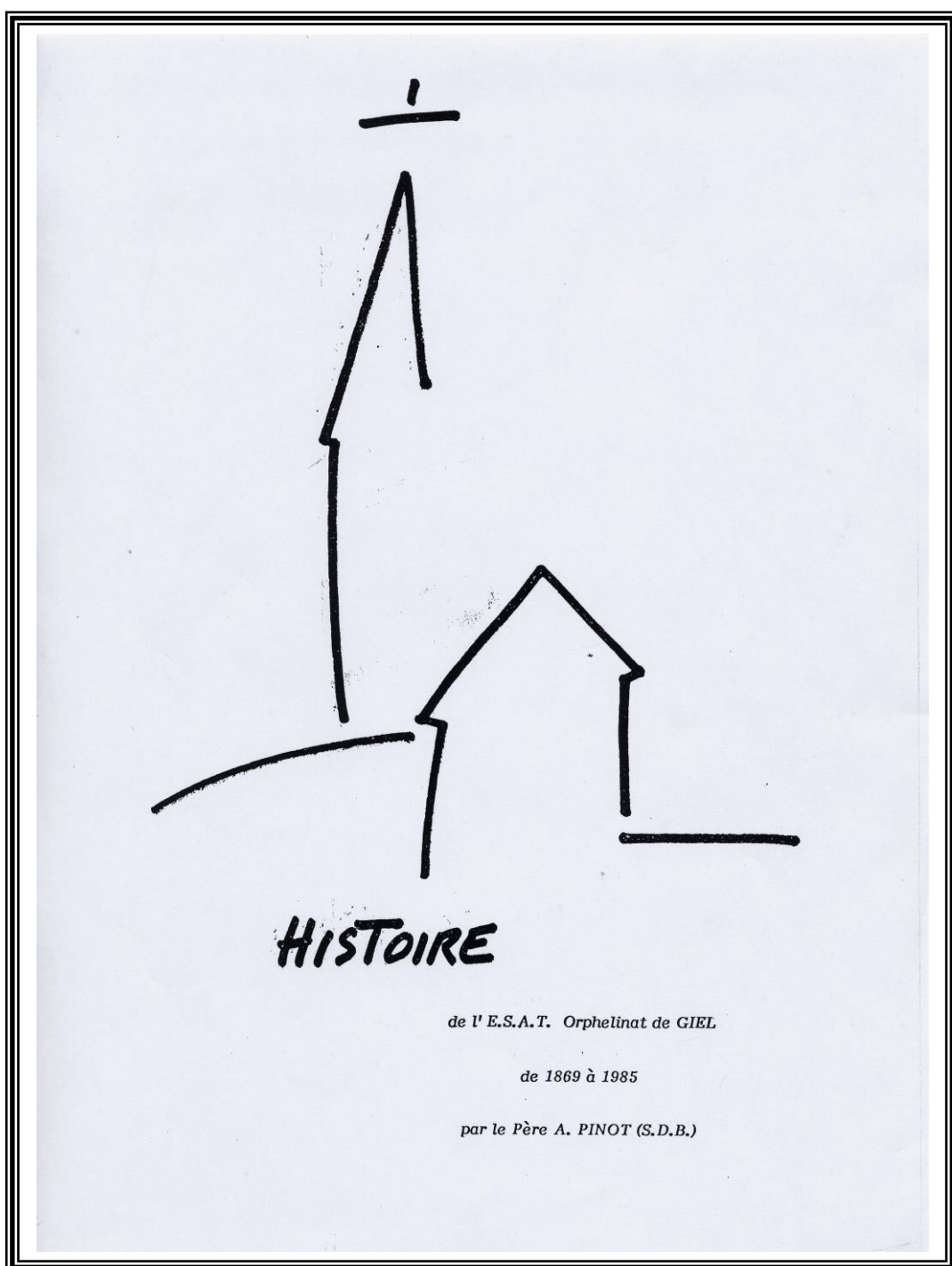


2009 : 175^{ième}
anniversaire des Salésiens
de Don Bosco



DEUX NOTICES BIOGRAPHIQUES

Deux hommes, remarquables par leur caractère et leur grand cœur, sont à l'origine de l'Orphelinat de Giel : l'ABBE VAULOUP et le COMTE De CAULAINCOURT ; tous deux soucieux de soulager les misères si nombreuses en cette fin du XIXème siècle ; chacun dans son milieu, avec des méthodes différentes, mais tous deux animés d'une foi profonde et d'une charité agissante.

L'ABBE VAULOUP

L'abbé Vuloup est né à St Ouen-le-Brisoult, le 14 juin 1813, d'une famille de cultivateurs profondément chrétienne qui donna un autre prêtre au diocèse et deux pères à la congrégation du Saint-Esprit.

Le jeune Lucien, après quelques leçons de latin reçues du curé de sa paroisse, puis des études au séminaire et enfin la théologie au séminaire des Missions étrangères, est ordonné prêtre à Paris en 1847.

A cause de sa santé, il doit renoncer à partir en mission, est nommé à Chambois, puis à Bivilliers. Il répond à l'appel du Révérendissime Abbé de la Trappe et dirige la colonie pénitentiaire jusqu'à sa suppression.

C'est alors qu'il rêve de fonder un orphelinat et que, sur les conseils de l'abbé Chesnel, curé de Ménil-Jean, il se met en rapport avec M. le Comte de Caulaincourt et crée un embryon d'orphelinat dont le développement, les succès, dépasseront ses rêves les plus grandioses.

Condamné au repos, il obtient la cure des Yveteaux, puis revient à Giel, chez le Comte de Caulaincourt, où il meurt, le 5 septembre 1894, à 81 ans.

MONSIEUR LE COMTE DE CAULAINCOURT

Le Comte Anatole de Caulaincourt est né le 4 septembre 1811. Brillant élève du Lycée Louis-le-Grand, il est reçu à Saint-Cyr et à Polytechnique où il entre en 1831. Il sort officier en 1833, est attaché à la géodésie et passe au 12ème léger.

Il démissionne en 1839 lors de son mariage à Lille avec Melle de Courcelles.

C'est alors qu'il travaille aux côtés de Camille Féron et de Philibert Vrau, qu'il est l'un des cofondateurs des Facultés Catholiques de Lille. Il suit avec attention l'œuvre des Salésiens à Lille : il demande personnellement à Don Bosco d'envoyer des Salésiens pour continuer l'œuvre de Giel ; ces tractations n'aboutissent pas ; renouvelées en 1893 avec Don Rua, elles n'ont pas plus de chance ; lui-même écrit à ce sujet : "Le Supérieur Général m'assure de toute sa sympathie, mais me dit que, devant les demandes qui croissent chaque jour, le personnel lui manque".

S'il connaît les joies de la famille, il en éprouve les peines : il perd son seul fils à l'âge de 9 ans, en 1852. Le décès de Madame de Caulaincourt le laisse veuf en 1872 et ses deux filles meurent. Madame la Comtesse Dauger en 1889 et Madame de Loisy en 1890.

Profondément affligé, il se retire à Giel. Après avoir été conseiller municipal de Lille, il devient maire de Giel et conseiller général du canton de Putanges.

Après de longues et cruelles souffrances, il meurt à Lille le 7 mai 1896 ; son corps a été ramené à Giel suivant sa volonté.

LA NAISSANCE DE L'ORPHELINAT

Le souci de l'abbé Vuloup de soulager les misères de l'enfance abandonnée, le projet de Mgr Rousselet, évêque de Séz, de créer un orphelinat de garçons devaient aboutir à la création de l'Orphelinat de Giel.

L'évêque avait pris les devants et sollicité de l'Empereur la concession d'un terrain, auprès de l'ermitage de Saint Antoine, dans la forêt de la Ferté. Sa demande, accueillie favorablement, ne put aboutir par suite des conditions inacceptables imposées par l'administration.

C'est alors qu'intervient l'abbé Vuloup : l'évêque écoute d'une oreille bienveillante ses projets et l'encourage : "Allez ! j'ai confiance en vous et en M. de Caulaincourt ; s'il veut vous seconder ; j'approuve à l'avance ce que vous ferez".

Accompagné de son ami, l'abbé Chesnel, curé de Ménil-Jean, l'abbé Vuloup se rend donc au château du Jardin, à Giel, pour solliciter de M. de Caulaincourt l'abandon d'un petit immeuble qu'il vient d'acquérir à la porte de son domaine.

"Très volontiers, lui répond aimablement M. de Caulaincourt après l'avoir écouté attentivement, mais je crains bien que, devant le délabrement de cet immeuble, vous ne renonciez à vous y installer. Allons le visiter, et s'il vous plaît encore après l'avoir examiné, je vous autorise à en prendre possession".

Cette maison n'était autre, en effet, que l'ancien siège du télégraphe aérien d'Habloville, communiquant d'un côté avec Bailleul et de l'autre avec Chênedouit. Entouré d'un jardin, d'un verger, d'une petite futaie, il était dans un état lamentable de complet abandon.

Que voient nos trois visiteurs ? Laissons parler M. Boscher : "Grand était le délabrement du domaine abandonné depuis 20 années. Les vitres avaient quitté leurs fenêtres vermoulues, faisant une entrée tacite au vent, qui, pour ressortir plus à l'aise, avait ajouré les toits. Des lamelles de bois, rappelant d'anciennes persiennes,

pendaient lamentablement le long des murailles. Le rez-de-chaussée, que l'humidité avait recouvert d'un limon verdâtre, était peuplé d'une armée de limaces ; les écureuils s'évadant de la futaie voisine, venaient grignoter leurs châtaignes sur les parquets du premier ; quant au grenier, les lucarnes béantes avaient permis aux corbeaux d'en faire un asile de nuit."

Voilà le spectacle de ces lieux abandonnés. "Dans quinze jours, M. le Comte, nous pendrons la crémaillère !" Telle est la réponse courageuse de l'Abbé ; propriétaire et locataire sont rapidement d'accord : l'un apporte son dévouement, l'autre sa charité.

L'abbé commence immédiatement. Il fait appel à son frère qui lui apporte le secours de son expérience et de ses bras demeurés solides ; une brave femme du voisinage assume les charges du ménage et pour tout leur travail, ils reçoivent l'un 300 francs et l'autre 100 francs, par année, bien sûr ! Une sœur de l'abbé vient bientôt le rejoindre. Quand la porte de cet ... "orphelinat" s'ouvre, il y a un orphelin : des parents dans la misère l'ont confié au fondateur.

Il n'est pas longtemps seul, puisque la troupe s'élève bientôt à 17... qu'il faut nourrir, vêtir au prix des plus grandes difficultés et malgré les offrandes qui parviennent dès la première heure. De nombreuses personnes s'intéressent à l'œuvre naissante : Mme de Nollent, M. et Mme Alfred de Caix, le Comte et la Comtesse de Tertre et les confrères de l'abbé Vuloup : le père Timothée, Abbé de la Trappe, l'abbé Chesnel, enfin l'abbé Cornu, curé de Batilly qui lui rend souvent visite et obtient de Mme de Maisons un don de 20 000 francs.

Puis vient la guerre de 1870, l'invasion ; d'autres orphelins, ceux dont le père est tombé sous les balles ennemies, frappent à la porte de ce modeste établissement. Les enfants sont trop nombreux, les locaux trop petits : il faut donc essaimer. L'abbé Vuloup cherche de nouveau où s'installer : à Montgaroult, Fleuré, Sainte-Marie-la-Robert, Cerisi-Belle-Etoile, Rabodanges ; on explore partout ... On projette même de réunir les deux orphelinats, garçons et filles, chez Mme de Nollent. Cela non plus ne peut aboutir.

C'est alors qu'est mise en vente la ferme des Cours.

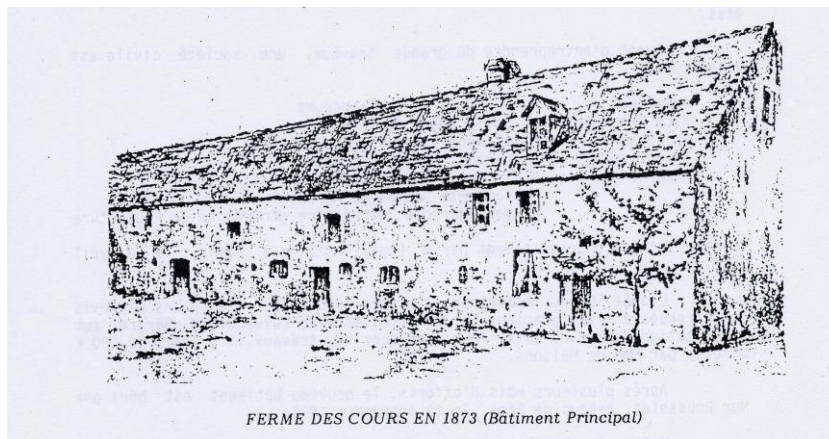
LA FERME DES COURS

De l'église de Giel, on descend vers l'Orne ; la pente est douce et, au milieu de ce coteau, s'élevait la ferme des Cours, entourée de moissons et de pommiers.

Les bâtiments étaient plusieurs fois séculaires, mais leurs épaisses murailles auraient résisté des siècles encore si un incendie ne les avait en partie détruits.

Cette ferme était devenue la propriété d'orfèvres parisiens, les frères Baron, qui l'avaient héritée de Madame Colombe !, veuve d'un sous-préfet de Falaise. La même famille l'exploitait depuis trois générations : elle en aurait fait l'acquisition si un cruel malheur ne l'avait contrainte à rompre les pourparlers.

C'est ainsi que Monsieur le Comte de Caulaincourt, maire de Giel, ancien polytechnicien, put reprendre les négociations avec les propriétaires pour le compte de l'Orphelinat.



La ferme comprenait de vastes bâtiments et 65 hectares de terres réunies après la vente de quelques parcelles : le tout est acquis pour la somme de 115 000 F par le Comte de Caulaincourt.

Le 29 septembre 1873, l'abbé Vuloup en prend possession avec ses deux douzaines d'orphelins. Il apporte un maigre mobilier et quelques outils de jardinage ; le fermier vient à son secours en lui cédant aimablement tout le matériel de première urgence.

Il abandonne aussi quelques bêtes (mobilier vif) et ... le premier valet de la ferme dont le concours est précieux : il connaît la propriété ; sobre et consciencieux, il prend la direction de l'agriculture et des ateliers d'enfants.

On ne peut opérer des aménagements importants : la grande cuisine de la ferme sert en même temps de réfectoire. Dans les vastes greniers existaient de grandes chambres à céréales ; des lucarnes dans les toits et des plafonds à l'intérieur les transforment en dortoirs et c'est dans une remise que l'on dresse l'autel.

Les demandes d'admission affluent au-delà des possibilités offertes par ces bâtiments. L'abbé Vuloup comprend alors la nécessité de construire ; son âge, sa fatigue ne lui permettent pas de faire face à ces nouvelles exigences : il s'en remet à l'évêché en demandant un auxiliaire qu'il désigne lui-même : l'abbé Cornu, son ami de

toujours et qui de la cure de Batilly, était allé occuper celle du Pin-la-Garenne ; il se présente en mars 1874, se met à l'œuvre avec ténacité et compétence : parfaire les améliorations commencées, modifier l'aspect des vieux bâtiments mais surtout élever la construction neuve ; pour ce faire une vaste carrière est ouverte dans les rochers proches de l'Orne et les chemins sont remis en état.

Avant d'entreprendre de grands travaux, une société civile est constituée :

Président	M. le Comte de Caulaincourt
Vice-Président	M. Emile Léger de Vrigny
Secrétaire	M. Alexandre des Diguères de Ménil-Glaise
Trésorier	M. Lebouc, maire d'Argentan
Membres	M. le Comte d'Oilliamson de Ménil-Jean
	M. le Comte Dauger de Menneval
	M. de Lagarenne, secrétaire général de la Préfecture,

suivant acte reçu gratuitement par M. Legay, notaire à Paris, le 2 avril 1875.

L'abbé Cornu entreprend alors de construire ; les plans et devis sont dressés à titre gracieux par un architecte du Calvados, M. Bérard, sur présentation de Mme de Caix. Pour commencer les travaux, il y avait 20 000 F offerts par Mme de Maisons.

Après plusieurs mois d'efforts, le nouveau bâtiment est béni par Mgr Roussel, évêque de Séez, le 19 septembre 1876.

Melle de Mecflet vient providentiellement au secours de l'œuvre en distayant de son domaine du matériel agricole, du bétail, des chevaux, des voitures et des meubles de ses greniers.

LE MOULIN

En 1876, pour 12000 F est acquis le moulin de Giel. Qu'était-ce moulin ?

Chaque commune, au commencement du siècle dernier, possédait son moulin. Giel en avait deux, un seul a échappé à la ruine. De l'autre, il ne reste que des mesures abandonnées, près du pont de la Villette. Celui appelé "Moulin de Giel" est situé à 800 m de l'Orphelinat : son chemin d'accès pénètre dans la cour et fait la séparation entre les deux communes de Giel et de la Courbe.

En 1875, son dernier occupant fut contraint d'en fermer les portes : pour toutes dépendances, il n'avait qu'une parcelle de prairie et quelques îlots que recouvrait la rivière pendant une partie de l'année. Ses bâtiments étaient presque inaccessibles : on y arrivait par un chemin tortueux, parsemé de rochers et rempli de fondrières où s'enlisaient les voitures. Pour éviter un indésirable voisinage et en vue de l'utilisation de la force hydraulique, le Conseil d'Administration en décide l'acquisition.

L'abbé Cornu parachève son œuvre : il fait élever un vaste hangar, construire un lavoir, un séchoir, une laiterie. Enfin, il fait aménager une chapelle dans une bergerie désaffectée (que Mgr Dupanloup gratifiera d'un ornement lors de sa visite).

Les orphelins sont alors une soixantaine et pour eux est créé un atelier de cordonnerie et même de carnassières.

L'ESSOR

Les forces de l'abbé Cornu s'épuisent : l'évêque pense l'aider en lui envoyant le jeune vicaire de la Barochesous-Lucé, l'abbé Hervieu, qui prend ses fonctions le 4 juin 1894.

Sous l'impulsion de l'abbé Hervieu, les bâtiments s'améliorent, les plantations se multiplient ; quatre ans plus tard, l'abbé Cornu, épuisé, meurt et laisse la charge de Directeur à son jeune collaborateur.

Les problèmes matériels sont nombreux et il faut tirer parti de toutes les ressources de la propriété. Pour réaliser ses projets, l'abbé fait à son œuvre le sacrifice de sa fortune personnelle, il y consacre le maigre héritage familial, puis il travaille de ses mains habiles : en 1912, il construit la roue du moulin, remet en état le mécanisme du moulin : on peut désormais moudre du blé et quand le four est bâti, le pain est cuit sur place.

En ces années, l'Orphelinat connaît une période d'extension (il y aura 80 orphelins, puis 98 vers 1930) et de progrès matériel : le pont de l'Orne est construit en 1901, une turbine est installée, des poteaux en ciment élevés, des fils électriques tendus, si bien que l'électricité produite par une dynamo à courant continu éclairera les bâtiments jusqu'en 1944.

La ferme, devenue centre d'apprentissage agricole, prend de l'importance et recueille nombre de récompenses officielles : le Comice Agricole lui a décerné dès 1895 son 1^{er} prix de grande culture hors concours ; la société départementale lui a voté une subvention annuelle ; dans un récent concours régional, le Ministre de l'Agriculture remet lui-même au Directeur la Croix de Chevalier du Mérite Agricole.

En 1901 se place un événement qui influencera de façon caractéristique la vie intérieure et l'évolution de l'Orphelinat : les sœurs Franciscaines de Perrou viennent participer à l'œuvre d'éducation, d'organisation de l'Orphelinat. Leur Supérieure, Mère Saint-Bernard, se dévouera pendant 36 ans au service des orphelins, dirigeant, animant sa Communauté qui assumera les tâches de cuisinières, de lingères, mais aussi d'enseignantes, d'organisatrices de loisirs, de distractions, de travaux de toutes sortes, depuis le tricotage jusqu'aux moissons en passant par le théâtre et les jeux.

Cependant, devant l'afflux des demandes et l'exiguïté des bâtiments, de nouveau il faut penser à bâtir. C'est alors qu'interviennent M. Boscher et M. le Vicomte Dauger.

Le 27 juillet 1922 sont déposés en l'étude de Maître Moulinet les statuts de la "Société Immobilière". Les premiers présidents d'honneur sont M. Onot, Sénateur de l'Orne, M. le Duc d'Audiffret-Pasquier, Député de l'Orne et le président, M. le Vicomte Guy Dauger, maire de Giel.

L'abbé Hervieu peut envisager des agrandissements considérables. M. Pignard, architecte de Sées, dresse les plans tandis que le directeur avec une grande compétence en tous domaines, dirige les travaux.



L'Orphelinat jouit d'une renommée et d'une considération générales qui s'étendent au-delà des limites du département. On le voit bien lorsque la nuit du 6 octobre 1928 la ferme est incendiée. C'est une catastrophe : il faut la rebâtir en toute hâte et remplacer le fourrage, les outils qui ont été détruits. Mais l'intérêt porté à l'Œuvre se concrétise : les dons en nature affluent et aussi les sommes d'argent : on peut encore voir dans les exemplaires du "Journal de l'Orne" la liste des souscripteurs qui paraissait chaque semaine en première page. Pouvait-on trouver un témoignage plus profond d'encouragement ?

La reconstruction exige une dépense d'au moins 250 000 F en plus de l'indemnité de l'assurance ... et pourtant la souscription du journal au 17 novembre accuse déjà 100 000 F. Quelle magnifique preuve de la sympathie de toute la région !

Avec le concours du génie rural, on fait les plans d'une ferme comprenant toutes les améliorations modernes et presque aussitôt on commence les constructions.

Hélas ! la faillite de l'entreprise est prononcée presque au début des travaux, alors que l'abbé Hervieu, souffrant depuis quelques temps s'alite pour ne plus se relever. Il meurt le 4 juillet 1929 et son corps est déposé dans la nouvelle chapelle.

Mgr l'évêque désigne pour lui succéder l'abbé Roussel, professeur au séminaire de Flers dont les qualités pédagogiques et les connaissances agricoles font augurer un succès dans cette fonction.

En 1931, il y a plus de 140 orphelins, les constructions sont achevées, la ferme s'élève avec ses étables, sa basse-cour, la piscine est aménagée, la cidrerie terminée, il y a les ateliers de forge, de menuiserie et de bourrellerie.

Le bâtiment principal s'étend sur une longueur de 50 m : il comprend les salles de classe au rez-de-chaussée, précédées d'un préau qui protège les salles et accueille les élèves les jours de pluie. Au premier étage et au second, on trouve les dortoirs : il y règne une propreté rigoureuse sur laquelle les religieuses veillent attentivement. Non seulement les lits sont alignés, méthodiquement faits, protégés de couvre-lits, mais le parquet est ciré ; le tout est entretenu avec beaucoup de soin.

Ce bâtiment est flanqué au sud par une vaste chapelle. Nous sommes loin de la "bergerie" des premiers temps ! Elle s'élève, très haute avec de grandes baies qui laissent pénétrer la lumière ; le chœur est surmonté d'un dôme qui donne à l'ensemble un aspect religieux et même solennel ; enfin 1^{er} clocher domine l'établissement et la cloche qu'il abrite appelle à la prière et au recueillement les élèves et les voisins. On y vient dans cette chapelle pour prier qui ? Mais la Médiatrice de toutes grâces dont la statue surmonte la porte d'entrée : Marie, sous le vocable de Notre Dame du Sacré-Cœur, protège les orphelins et les éducateurs.

Cet ensemble est inauguré au mois de juillet 1931 par le Ministre de la Santé Publique. Il est accompagné par le Préfet de l'Orne, l'Evêque de Séez, les parlementaires du département dont Monsieur Millerand, ancien Président de la République. Monseigneur invite le R.P. Dauger, de la Société de Jésus, à procéder lui-même au rite de la bénédiction.

En 1934, en date du mois de juillet, prend naissance un modeste bulletin : "L'ARCHE". Le Directeur l'a lancé pour établir un lien avec tous les bienfaiteurs, les amis et les anciens élèves. De fait, il sera un instrument précieux pour faire connaître et apprécier l'œuvre de Giel (il sera imprimé jusqu'en 1964).

C'est dans le numéro 4 du mois d'avril 1934 de ce bulletin que l'on peut trouver la proposition d'une première réunion d'anciens : elle est fixée au lundi de la Pentecôte. De fait, les anciens viennent nombreux : quarante-six présents et vingt-quatre excusés, certains en des termes très touchants. Le bureau est élu.

Président, M. Alexis Louveau (ancien chef de culture)

Secrétaire, M. Robert Eutrope

Trésorier, M. Joseph Letourneur

(parmi les membres sont à citer : Henri Huard, Victor Bizet, Raymond Jaminion, Eugène Boucheron) et l'on se donne rendez-vous pour l'an prochain.

Après trois années de labeur incessant, terrassé par une grave maladie, l'abbé Roussel doit se reposer, se ménager, puis demander à être relevé de son poste. Nous sommes en 1936 : un chapitre nouveau s'ouvre pour l'Orphelinat.

1936 : LES SALESIENS

En 1936, quand arrivent les Salésiens pour prendre la relève de l'abbé Roussel, c'est donc une œuvre en plein essor et matériellement bien installée qu'ils viennent continuer.

Les orphelins ont atteint un effectif record de cent quarante : ils sont originaires de l'Orne, mais la renommée de l'Orphelinat est telle que l'on sollicite l'admission d'enfants depuis la Mayenne, le Calvados et même la région parisienne. En général, leur dénuement est complet : l'un d'eux, en très bas âge, arrive dans une boîte à savon, d'autres avec un maigre trousseau.

Comme ce recrutement est très varié, très différents sont les caractères : parmi les jeunes, il y en a qui resteront reconnaissants à ceux qui les ont sauvés de la misère et feront honneur à leurs éducateurs ; il y a aussi, hélas ! ceux qui sont indésirables et dont il faudra se séparer pour ne pas gêner les autres : entre les futurs contremaîtres ou artisans respectés de l'avenir et les candidats à la prison, il y a toute la gamme des éléments bons et moins bons. Cette diversité rend particulièrement délicat et difficile le travail d'éducation assumé par les religieuses qui se trouvent face à des bambins, des enfants et aussi des garçons qui avoisinent l'âge adulte.

Matériellement, l'œuvre est bien installée. Les dernières constructions ont donné des dortoirs vastes, aérés, dont les sœurs continuent à assurer la surveillance : les meubles des salles de classe sont simples mais confortables et fonctionnels ; les ateliers préparent les aînés à leur avenir ; dans une chapelle vaste, recueillie, il fait bon prier et chanter ; et, en outre, il y a la piscine, les bois voisins où l'on peut prendre ses ébats.

Reste le point d'interrogation si délicat lorsqu'on prend pareille succession : quelles sont les ressources, puisque les familles ne payent que peu de pension, si elles le peuvent ?... Les amis de l'œuvre sont nombreux, en général "bien" placés, efficaces et généreux. Leur aide a permis à l'abbé Roussel de mener à bien la rude tâche qu'il s'est imposée.

Ce réseau de "bienfaiteurs", il faut le conserver, l'étendre et, par lui, trouver de nouvelles bonnes volontés à la charité agissante. Il faut aussi monnayer et utiliser les avantages d'une organisation qui s'oriente vers l'autarcie : la ferme est gérée avec compétence, et les vaches, les poules, les lapins donnent à la cuisine la presque totalité de la viande nécessaire aux repas, le jardin fournit les légumes ; la boulangerie, le pain et parfois quelques pâtisseries, utilisant la farine du moulin provenant du blé des champs voisins. Faut-il négliger l'installation électrique parfaitement autonome et qui dispense le soir la lumière dans tous les locaux, la pompe actionnée par une puissante éolienne qui monte l'eau d'un puits dans un château d'eau d'une capacité de 100 m³.

C'est donc une œuvre solidement assise dans la région, intelligemment charpentée, dont les Salésiens prennent la direction : elle a eu un passé de travail et de progrès, que va être son avenir ? Le pilote arrive et prend la barre : pour quelle direction ?

Le nouveau directeur descend du train un jour du mois de juin, accueilli par M. Boscher dont le cœur est un peu gros en pensant que l'Association n'a pu combler le vide causé par le départ de l'abbé Roussel et en se demandant quels vont être les rapports avec la nouvelle direction.

Dieu merci, ils seront excellents : M. Boscher et le P. Pansard communieront dans le même élan pour développer "Giel" et assurer à plus de jeunes une éducation chrétienne et sociale.

LA PROVINCE SALESIENNE DE PARIS

Quelle est la situation des Salésiens de la Province de Paris à cette date ?

Chassés de France par la loi de 1901, ils y sont revenus en 1914 et, comme les autres religieux, ils y restent.

Le Père Festou ouvre une école secondaire en 1917 au Château d'Aix, dans la Loire. Elle devient rapidement une pépinière de vocations religieuses, à l'instar de l'école de Guernesey (refuge de l'école de Dinan), de celle de Melles (refuge de l'école de Lille).

De ces trois maisons, des novices sortent chaque année, si bien que, en 1937, il y a deux Provinces Salésiennes.

Le Père Crespel est le premier "Inspecteur" de la Province de Paris ; le Père Festou lui succède. Les jeunes religieux sont nombreux, dynamiques, entreprenants. Aussi peut-il répondre favorablement à la demande de Mgr Pasquet qui désire lui confier l'Orphelinat de Giel ; les lettres échangées entre Don Bosco et Don Rua d'une part et le Comte de Caulaincourt d'autre part qui n'avaient pas eu de suite favorable, trouvent enfin leur aboutissement.

LE PERE PANSARD

Le Père Pansard arrive à Giel avec un tempérament de lutteur, des dons de clairvoyance et d'opiniâtreté qu'il puise dans son origine et une expérience longue et variée d'éducateur et de missionnaire.

Il vit le jour à Plédran (Côtes-du-Nord) le 24 février 1888. Elevé dans une famille profondément chrétienne, il est l'élève des Salésiens à Dinan, puis à Guernesey ; son noviciat accompli à Hechtel, en Belgique, il est professeur trois ans à Melles d'où il part pour l'armée. Il y reste huit ans (car il y a la guerre) et à 35 ans, il est ordonné prêtre à la Trappe de Chimay (Belgique). Onze ans de brousse au Congo Belge : il se fait défricheur, chasseur, maçon, enregistre des histoires vécues dont il sera l'infatigable narrateur. En plein travail, fin septembre 1935, terrassé par la fièvre, il perd la vue. Il revient en France, aide à la fondation de l'Institut Missionnaire de Coat-an-Doc'h ... sa vue revient normale petit à petit.

Le Père Pansard et l'équipe de jeunes Salésiens qui le rejoignent prennent la responsabilité des classes et des ateliers, tandis que les sœurs franciscaines de Perrou rendent les services inappréciables d'entretien de la lingerie et de l'organisation des repas.

Que va entreprendre cette nouvelle équipe ?

C'est en effet un changement important dans les structures pédagogiques de l'Orphelinat qui intervient cette année-là. Débarque une armée de jeunes Salésiens : encadrés par quatre prêtres, onze d'entre eux assurent les classes et les surveillances. Mais en même temps arrivent 22 étudiants en philosophie qui continuent leurs études sous la direction du Père Guillot, de l'abbé Gouriou et du Père Asselin (pendant quelques semaines, puisque arrivé en septembre 1939, il meurt au début de l'année scolaire 1939-40). Leur jeunesse, leur entrain vont modifier profondément l'ambiance : ils consacreront tous leurs nombreux talents et leur générosité à l'animation des groupes auxquels ils se mêlent en dehors de leurs cours.

En 1936, un cardinal honore l'Orphelinat de sa visite : le Cardinal Hlong, Salésien, Primat de Pologne : il est reçu avec enthousiasme par toute la jeunesse qu'il connaît si bien pour lui avoir consacré sa vie en tant qu'éducateur.

L'Institut Lemonnier, à Caen, est bien équipé et outillé ; son atelier de mécanique peut fabriquer les pièces déjà importantes. Aussi c'est de cet atelier que viennent les poutrelles de fer qui, assemblées forment une véranda : le cloître devant les classes est muré et ainsi la capacité des salles est doublée sans que les élèves manquent d'abri les jours de pluie. Ceci se passe en août 1937.

On renouvelle, complète et modernise l'outillage des ateliers : des machines sont achetées, des matériaux arrivent. En octobre 1938, cordonnerie, mécanique ouvrent leurs portes, la menuiserie se développe ; quelques mois plus tard, Giel tient un petit stand à l'exposition de Vimoutiers.

Entre temps, la clique démarre sous la direction de M. Henri Olivier ; ainsi que la chorale ; on prépare des pièces de théâtre ; les gymnastes se font applaudir à Argentan, Mortagne, Livarot.

Enfin, les Cœurs Vaillants, la J.O.C., la J.A.C. s'organisent.

En 1938, le 7 juin, une réunion d'anciens élèves donne une tournure nouvelle à "l'Amicale des Anciens de l'Orphelinat de Giel". Son président, M. Alexis Louveau est malade et de nouvelles élections établissent le bureau suivant :

Président : Robert Eutrope

Secrétaire : Pierre Desnos

Trésorier : Joseph Letourneur

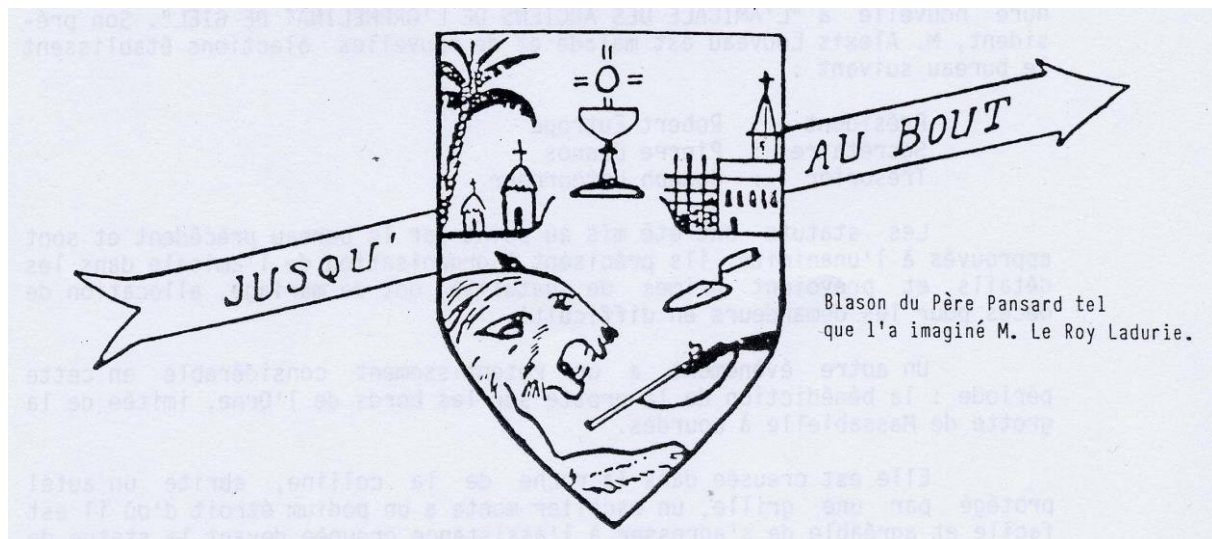
Les statuts ont été mis au point par le bureau précédent et sont approuvés à l'unanimité ; ils précisent l'organisation de l'amicale dans les détails et prévoient primes de natalité, dot de mariage, allocation de décès pour les demandeurs en difficulté.

Un autre événement a un retentissement considérable en cette période : la bénédiction de la grotte sur les bords de l'Orne, imitée de la grotte de Massabielle à Lourdes.

Elle est creusée dans la roche de la colline, abrite un autel protégé par une grille, un escalier monte à un podium étroit d'où il est facile et agréable de s'adresser à l'assistance groupée devant la statue de la Vierge : elle est là qui domine ; non ! qui accueille et rappelle les émouvantes apparitions sur les bords du Gave.

Donc, le 21 août 1938, cette grotte est inaugurée et bénite. La presse célèbre cet événement en signalant l'ampleur de la procession partie des locaux de la maison, les arcs de triomphe, le défilé de la clique, les chants de la chorale et les chants populaires repris par la foule, le Magnificat, l'Ave de Lourdes ; un millier de personnes s'est déplacé et entoure Mgr Pasquet, son clergé, les curés de Putanges, Pont-Ecrepin, Bazoches, Giel, Ménil-Jean, Chênedouit, les conseillers généraux : M.M Le Sassier-Boisauné et Guillochin, les conseillers d'arrondissement : Delalande et Barbel, M. le Vicomte Dauge, M. Boscher.

Journée inoubliable dans les annales de l'Orphelinat et de la région.



LA GUERRE

De tous les côtés on travaille, on améliore, on agrandit. En 1939, le jardin est doté d'une serre qui, bien exposée, soigneusement entretenue par M. Jeanneteau, produira fleurs et plants de légumes et de salade.

Heureusement d'ailleurs que l'Orphelinat s'installe matériellement en vue de se suffire à lui-même, de réduire les dépenses, car l'avenir est sombre. En septembre la guerre est déclarée. Comment va-t-on réagir à Giel ? C'est un coup très dur pour une école en pleine expansion, dont l'effectif monte de 160 en juillet à plus de 200 en septembre : nouvelles classes, mobilier scolaire rénové grâce aux ateliers, mais corps professoral durement atteint puisqu'ils sont une vingtaine de religieux à partir rejoindre leur corps d'armée.

On fait donc face durant cette année, calme au demeurant, puisque c'est "la drôle de guerre".

Après une longue période de silence, l'Allemagne lance la terrible offensive du 10 mai 1940. En juin, on voit sur la route d'Argentan un convoi de chenillettes françaises, couvertes de boue, percées de balles, filant vers l'arrière : on se bat sur la Seine ! L'Orne est atteinte ; le dimanche 16 juin, Argentan tombe. A Giel, que devient-on ?

Le père Pansard ne peut se faire à l'idée d'une défaite, mais les mauvaises nouvelles se multiplient ; la "T.S.F." lance un appel aux jeunes pour les inviter à fuir devant l'ennemi.

Le personnel est sous les drapeaux, il ne reste qu'une équipe de jeunes religieux : il faut les faire fuir. Le 17 juin, sous la conduite du père D'Heygère, messieurs Desramaut F., Jouan, Le Saux, L'Hostis, Naviner, Rousseau, Trakoen quittent précipitamment Giel. Le Père Pansard et un abbé restent seuls pour assurer les classes et les surveillances ; deux élèves de Première et de Seconde, Marceau Prou et André Guebey sont réfugiés à Giel ; à peine remis de leurs 60 km à pied en poussant une énorme brouette, ils sont "réquisitionnés" : ils feront leurs premières armes auprès des élèves.

Mais dès le 18 juin le groupe de jeunes, qui a rencontré les Allemands à la Ferté-Macé, rentre sain et sauf.

Il y a, dans la région, des officiers français, des Marocains, des Sénégalais qui ont du mal à se camoufler, des éléments dispersés ; en attendant qu'ils se procurent des habits civils, ils trouveront aide et nourriture auprès des Salésiens de Giel.

En septembre 1940, les démobilisés sont revenus prêter main forte : les P.P. Guillot et Magueur sont restés prisonniers (le P. Guillot sera tué lors d'un bombardement à Hambourg en Allemagne !). Dix-sept jeunes Salésiens arrivent du noviciat le 7 octobre pour commencer leurs études de philosophie.

C'est encore en cette période troublée que le Père Pansard pense à ouvrir une école secondaire pour pallier la fermeture de la plupart de nos écoles où se recrutaient les novices salésiens. La classe de sixième commence et le Père Le Boulc'h est le "Directeur académique" de l'école secondaire ; heureuse initiative qui préparera un bon nombre de Salésiens

A son retour du régiment, en 1940, le père Leignel est décoré par le Contre-Amiral Piot.

Septembre 1940 voit la dernière "rentrée" des élèves de philosophie. En 1941, la difficulté d'atteindre Lyon oblige les supérieurs salésiens à réorganiser les cycles d'étude : la Guerche sera le scolasticat de philosophie et Giel accueille la première année de théologie. Le Père Le Bouic'h en est le responsable et enseigne la morale, le Père Leignel le dogme. En janvier 1942, cependant, celui-ci étant nommé directeur de l'Orphelinat Saint-Philippe de Meudon, le Père Pinot enseigne la morale, le Père Le Boulc'h le dogme et, avec le Père Pansard, ils formeront l'équipe assurant la responsabilité des examens canoniques (ils auront lieu en présence du Père Pansard, dans son bureau) ; ceci jusqu'en septembre 1944.

On s'installe donc dans ce climat d'occupation, de restrictions, de difficultés de déplacement, de suspicion, de hantise de l'avenir.

Cela n'empêche pas la clique de défiler à Alençon en sonnant haut et fort à l'occasion de la fête organisée par la Restauration Paysanne ; c'est formellement interdit par les Allemands, et cela se fait ! même devant la « Kommandantur » sous les yeux des officiers ... qui n'interviennent pas.

En mars 1941, de nouveau le feu ravage un bâtiment : les journaux relatent le fait : "Dans la nuit du 14 au 15, l'Orphelinat de Giel a été éprouvé par un grave incendie dont les causes ne sont pas encore déterminées mais semblent devoir être attribuées à un vice de construction d'un vieux bâtiment. Le feu s'est déclaré dans un vaste bâtiment de dépendances de l'œuvre et a été complètement détruit, malgré l'intervention rapide du personnel de l'Orphelinat. Le bâtiment sinistré en plus des pièces habitées par les employés de la maison, comprenait les locaux de la boulangerie, de la buanderie, nouvellement dotée d'un matériel moderne, un vaste magasin abritant livres, linge et literie en grosse quantité, outillage, meubles, matériaux de construction farines etc.

Dieu merci, il n'y a eu aucun accident de personnes, mais les dégâts matériels sont considérables.

Une fois de plus, l'occasion est donnée de mesurer la sympathie qui entoure l'école : une souscription est ouverte pour compléter les primes d'une assurance dont la police était, hélas ! vieille et inadaptée ; les dons affluent et aident le directeur à remplacer en partie, ce que le feu a détruit.

Le bâtiment est établi sur un plan plus fonctionnel et d'ici peu de temps abritera, en plus de la buanderie et du four de boulangerie la communauté des sœurs de Perrou qui y trouvera des chambres mieux conditionnées que celles de l'étage au-dessus de la chapelle. Elles y auront leur oratoire et leur salle de réunion.

Et la vie, à Giel, en ces années de guerre, est calme, dans le travail, la piété, la joie.

Les ateliers forment des apprentis mécaniciens, menuisiers ébénistes dont les succès aux examens donnent la preuve de leur excellente formation. Il y a un groupe d'agriculteurs, un groupe d'horticulteurs dont le travail est particulièrement apprécié puisqu'il fournit les légumes à la cuisine. Rien ne manque et dans leurs ateliers, si étroits, travaillent, cousent les cordonniers et quelques tailleurs.

Chez les "primaires" et les "secondaires", c'est la même ardeur : si les "latinistes" ne sont pas nombreux, du moins ils persévèrent et, chaque année, voit l'éclosion d'une classe nouvelle.

La piété est l'élément moteur : puissamment alimentée par l'Action Catholique, la J.O.C., la J.A.C., la pré-J.E.C., connaissent une période féconde, les Cœurs Vaillants chantent, se réunissent, organisent des expositions (celle de la bataille de Lépante qu'admirent l'évêque et son vicaire général). Les initiatives se multiplient et les cérémonies à la chapelle prennent une forme grandiose et attirante pour toute cette jeunesse.

C'est que, en effet, la chorale, sous la baguette du Père Le Boulc'h, atteint un point de perfection qu'apprécient les nombreux visiteurs, directeurs du Secours National, personnalités officielles, membres du Conseil d'Administration, et le public parisien lors des sorties.

La musique est toujours de plus en plus en honneur. La clique a ses clairons, clairons-basses, trompes, trompettes et peut donner de véritables concerts. Elle est bientôt concurrencée, non ! accompagnée par une autre formation ; durant les vacances de l'été 1942 : les élèves du secondaire reçoivent des instruments : flûtes, trompettes d'harmonie, clarinettes, altos, basses, trombones ... et, sous la baguette du P. Pinot, s'initient à des morceaux très simples pour aborder bientôt des valse, des polkas, des arrangements d'opérette (Les cloches de Corneville, bien sûr !), la Marseillaise dont les accents retentiront en des heures historiques.

La joie, c'est aussi les pièces de théâtre, nombreuses grâce aux jeunes abbés présents, les improvisations de séances, les projections de films fixes et, grand luxe, des projections de véritable cinéma avec un appareil parlant offert en 1942.

L'occupant fait sentir sa présence : en 1943, des convois de travailleurs partent pour l'Allemagne.

Le 29 juin, sept convocations pour Alençon arrivent : elles sont au nom de M.M. Prou, Jouan, Riaut, André, Schiélé et le moniteur cordonnier, M. Roger Lhomme. D'Alençon, deux reviendront au bout d'un mois et demi : Robert Schiélé et Marceau Prou, les cinq autres partent pour l'Allemagne.

L'école continue, mais de nombreux appelés au "Service du Travail Obligatoire" (STO) viennent se camoufler sous de faux noms, comme professeurs ou stagiaires à la ferme. En octobre 1943, l'Abbé Mathieu se présente aussi : il vient de Binson et a participé à des parachutages d'armes près d'Epernay.

Il faut se plier aux exigences de la fameuse garde du chemin de fer : trois kilomètres de voies à surveiller à six kilomètres de Giel. Pendant deux ans, une fois par mois, malgré les classes du lendemain, par tous les temps, une bonne partie du personnel assure une surveillance de 12 km de voies de chemin de fer.

Malgré tout, règne un grand optimisme ; la meilleure preuve en est le projet d'avenir : le Père Pansard rêve de doubler les bâtiments existants. Les plans sont faits, l'entreprise Gauchard est choisie ; le 19 mai 1942 le premier coup de pioche est donné et 19 ouvriers se mettent au travail. Hélas ! pour quelques mois seulement, puisque tombera, inexorable, la défense de poursuivre des travaux de ce genre. : la France doit avant tout travailler pour l'Allemagne ! Avec les matériaux inutilisés un silo et un hangar seront construits à la ferme.

Le 31 juillet 1943 arrive un hôte de marque, Monsieur François Veuillot, petit neveu de Louis Veuillot, l'ardent polémiste, lui-même écrivain et père de celui qui deviendra archevêque de Paris. Pendant un mois, il se documente, écrit et de son labeur sortira des presses "Alsatia" "Don Bosco et les Salésiens".

C'est ainsi que nous abordons l'année qui réserve tant de surprises : 1944.

LA LIBERATION

La période qui s'étend du 6 juin au 19 août est difficile à cerner : il faudrait avoir une chronologie exacte, et la matérialité des faits et des dates ne rendrait pas compte du dévouement, de l'abnégation de tous les adultes et les peurs aussi et les appréhensions de tous : quels dangers nous menacent ? les bombes, les obus ou une bataille sur les terrains de Giel

Les faits seront présentés ici dans un ordre chronologique jour par jour, avec des omissions, des erreurs sans doute.

Au cours des semaines qui précèdent immédiatement cette date, les symptômes d'événements importants se multiplient : de violents bombardements des lignes du chemin de fer rendent impossibles les communications.

Les réquisitions de l'occupant sont plus exigeantes : un papier de la « Kreiskommandantur » d'Argentan oblige à assurer des transports de munitions. "Mettre immédiatement à la disposition des troupes allemandes, voitures et chevaux nécessaires". Les prairies se hérissent de grands poteaux de bois contre les parachutistes ; 198 élèves suivent sagement les cours et comptent les vagues d'avions qui ronronnent haut dans le ciel tout le jour et surtout la nuit. 6 juin, depuis 5 heures du matin, la maison tremble : bruit sourd, cliquetis de vitres mal fixées, saccades des portes... que se passe-t-il ?

Un premier tract en allemand ramassé dans la campagne annonce le débarquement de ... "Bordeaux à la Hollande".

Que se passe-t-il ? On le saura progressivement et lorsque toute la vérité éclatera, on saura que le débarquement a eu lieu sur le point de la côte le plus proche de nous, que nous sommes près de la bataille et que bientôt nous y serons en plein cœur.

Pendant la récréation, un formidable tremblement secoue la maison : Ecouché a été bombardé et de noires colonnes de fumée s'élèvent au loin.

12 juin. Vers 17 heures, les élèves travaillent dans le calme, sans prêter attention aux escadrilles qui passent sans arrêt ; soudain, une violente explosion ébranle la maison : quatre détonations ; les avions reviennent et lâchent leurs bombes depuis l'Orphelinat pour essayer d'atteindre le pont de la Courbe : le spectacle est visible de toutes les classes, orientées dans cette direction ; c'est la première grande peur.

16 Juin. Cette journée réserve des surprises. Vers 18 heures arrive un groupe de Salésiens ; ils sont exténués : ils ont fait cinquante kilomètres sous la mitraille, depuis Caen après des jours d'angoisse. Il y a M.M. Barbier, Chevolleau, Camus, Le Ru, Gallou, Bourdon, Jacquemin, les P.P. Delmas et Danjou, et un groupe de garçons : ils ont quitté l'Institut Lemonnier en ruines.

Après le souper, une douzaine de cars et d'autos descendent la route du Calvaire. La Croix Rouge Française va s'installer dans les dortoirs et les classes avec la directrice Mme de Montferrand, l'aumônier le P. Reviers de Maury (organisateur du Pavillon Pontifical à l'exposition de 1937), des chirurgiens.

On déménage des salles, on organise les locaux : les classes des apprentis sont transformées en bloc opératoire, les infirmières logent dans la lingerie à peine achevée et les élèves de 5ème, 7ème et 6ème continuent leurs classes malgré le bruit du groupe électrogène sous la véranda et le "parfum" du chloroforme qui filtre à travers les impostes.

17 Juin. Les premiers blessés sont amenés ; le soir, premier décès, le petit Claude, qui sera enseveli le dimanche matin, les Cœurs Vaillants chantent et l'accompagnent dans le cimetière de la Communauté.

10 juillet. L'alerte est chaude : le Père Pansard est convoqué par les Allemands à la mairie de Ménil-Jean avec 19 maires de la région ; Monsieur Schiélé l'accompagne. Un commandant, un policier de la Gestapo les reçoivent : un attentat a eu lieu sur la route de Batilly, il y a eu de nombreux morts et blessés.

"Si dans les 24 h la moindre action de violence se reproduit, nous passerons aux représailles !

- Mais pourquoi suis-je convoqué ici comme maire ? demande le père Pansard.

- Monsieur, nous savons que vous êtes la plus haute autorité morale de la région."

La nuit se passe. Aucune alerte n'est donnée. Chacun revient chez lui ; mais l'émotion avait été forte.

14 juillet. A 11 heures, signal de rassemblement. C'est la fête nationale : dans le ciel, les avions ronronnent, haut, en formations serrées ... ils continuent jour et nuit leur ballet de la mort ... l'hôpital est plein : odeur d'éther et de chloroforme, gémissements des blessés et des agonisants ; dans la cour, dans le local appelé la "saboterie", la morgue ; à deux pas, l'ennemi.

Pourtant ...

Pourtant, le drapeau est noué au mat, il monte lentement alors que s'éteignent les dernières notes du "chant de Giel", que sonne "Aux champs" et que le personnel de l'hôpital aligné sous la véranda admire les gars rangés en files impeccables ... aux fenêtres les infirmières qui n'ont pu quitter leur service, les blessés qui peuvent se traîner jusque-là, un enfant qui agite sa menotte rose. Quelle émotion quand retentit la "Marseillaise..." ne vous retournez pas ... vous verriez quelques soldats allemands qui sont venus "en curieux" et maintenant saluent pendant l'hymne national ...

21 juillet. Dure journée pour le Père Pansard : l'ancien de Verdun a encore une bataille à livrer.

Au début de l'après-midi, une voiture découverte, soigneusement camouflée s'arrête sous le préau des apprentis. Deux officiers aux initiales S.S., cartables sous le bras s'avancent et demandent de visiter l'établissement en compagnie du directeur. Le plus âgé est un commandant chirurgien, son second, capitaine. Tous deux ont fait la Russie et les Balkans ... des durs !

La visite est rapide, mais détaillée ... un crochet par la salle.

"Ce soir, nous occupons tout".

L'Abbé Schiélé traduit au P. Pansard.

- Mais nos blessés ?

- L'évacuation est prévue sur Alençon.

- Et les enfants, les maîtres, les réfugiés, le personnel de l'hôpital ?

- Sur la route !

- Le bétail, le matériel ?

- Sur la route, sur la route !

A 6 heures, le VorbereitungsKommando (service d'organisation) sera là.

Un docteur vient glisser à l'oreille du P. Pansard qu'au dire de leur chauffeur, les officiers sont de la division "Hohenstaufen" restée célèbre dans le midi de la France avec la division Adolf-Hitler d'Oradour-sur-Glane. Le départ semble inévitable, toute la maison : blessés personnel, élèves, Salésiens sont dans l'angoisse ... Deux voitures arrivent dans la cour ... le sort de Giel se décide.

Quelques témoins ont pu reconstituer l'entrevue.

"Messieurs, s'exclame le P. Pansard, vous êtes SS 100% vous ne pouvez m'empêcher d'être Français 100%. Vous dites « il faut », moi aussi je dis « il faut ». La différence entre vous et moi, c'est que, mêmes médecins, vous avez des armes, tandis que moi, je n'en ai pas.

Quand un homme est dans la douleur, il a besoin de moi ; je ne regarde pas si la viande (sic) est française ou allemande pour la soigner mais au nom de mes blessés, de mes gars, laissez-nous ici !".

Silence lourd. Puis le médecin-chef lève la tête et sur un ton conciliant fait savoir "que l'on s'arrangera".

Le lendemain, le commandant confiait à l'Abbé Schiélé que c'était la première fois qu'un homme lui résistait de ta sorte.

22 juillet, "ils" sont venus et un "modus vivendi" s'est établi. "Ils" occupent un dortoir ... la cour des apprentis est désormais interdite aux Français : une sentinelle en armes veille à faire respecter la consigne.

Les rapports avec les Allemands sont corrects. Trop sympathiques au gré des soldats qui accuseront leurs chefs de se laisser circonvenir par les "noirs". Les médecins SS donnent des médicaments aux médecins français et même prêtent leur "bel" appareil de radioscopie pour nos blessés. Aucun incident ne troublera ces rapports.

30 juillet. La charnière de Coutances a sauté. Canadiens et Anglais luttent sur la route de Falaise : l'ordre d'évacuation vient d'être donné à l'hôpital allemand. Activité fébrile : le matériel est embarqué, les chefs viennent saluer le père Pansard et en route pour Gacé. Là, sans pitié, un grand hospice de vieillards dirigé par des religieuses sera balayé en deux heures : les agneaux étaient redevenus des loups !

A Giel, l'hôpital récupère les locaux pour les blessés qui arrivent toujours plus nombreux alors que le front de bataille est plus proche. La vie continue cependant : les classes ne sont interrompues que depuis le 15 Juillet-mais pas le travail, car il faut éplucher les pommes de terre, écosser les petits pois pour tout l'hôpital : heureuse occupation ! puisque les récréations ne peuvent se prendre sur la cour où pleuvent les éclats d'obus ; il y a parfois un spectacle inattendu, une bataille aérienne, rapide, meurtrière, dangereuse même pour ceux qui regardent ; les avions tombent en flammes, les pilotes sautent en parachute s'ils le peuvent.

La nuit, tous les élèves dorment dans les étables ou les silos ; le ciel ronronne au passage continu et très haut des vagues d'avions, s'illumine des lueurs fugitives des fusées éclairantes, s'embrase un instant quand un obus part, ou est zébré des lignes lumineuses des balles traçantes : le spectacle est, hélas ! cruellement féérique.

La clinique chirurgicale de Giel (sic) n'a jamais connu autant d'activité. Les blessés affluent par les ambulances de l'hôpital ; quatre dortoirs sont pleins à craquer. Dans les escaliers, c'est un va-et-vient continu de brancards en direction de la salle de chirurgie où l'on opère jour et nuit.

Les morts sont nombreux : quatre à cinq par jour. Monsieur Frémaux fait la mise en bière et l'on enterre par groupe - rapidement, parce que les éclats d'obus, bien souvent, tombent du ciel et rendent la cérémonie dangereuse.

10 août - 15 heures. Malgré les bombardements incessants, une 2 CV Citroën descend en trombe la route du calvaire. Trois "messieurs" se présentent au père Pansard et demandent "à parler au R.P. Mathieu" ; on le fait chercher vers le moulin.

Dix minutes, un quart d'heure, personne encore. C'est trop long ! Deux de ces individus, dont l'odieux Jardin (plus tard arrêté dans le midi, condamné et exécuté) prennent le chemin de l'Orne. Les voici bientôt encadrant leur victime.

Le père Pansard propose : "peut-être pourrions-nous nous expliquer un peu, avoir des précisions".

- Non !

Les portières claquent, l'auto démarre. Nous ne reverrons plus l'abbé Mathieu : il est décédé le 29 avril 1945, nous a appris le Maréchal de Lattre de Tassigny, durant l'évacuation du camp de Bergen-Belsen.

Que s'était-il passé ?

L'abbé Mathieu pêchait tranquillement quand on vint l'avertir qu'il était demandé. Il pouvait fuir. Il ne le fit pas pour éviter les représailles envers le père Pansard et ses confrères ; il était recherché depuis plusieurs mois car il avait assisté ou participé à des parachutages d'armes aux alentours de Port-à-Binson.

15 août. Dans une chapelle archicombles, à 9 heures quinze, commence la messe solennelle de l'Assomption. Chirurgiens, infirmières, réfugiés sont venus se recueillir. Les portes des dortoirs donnant sur la tribune sont ouvertes et la foule priante des blessés unit sa souffrance au grand sacrifice.

Dans une atmosphère de ferveur, sous la bague du Père Le Boulc'h, la chorale exécute la messe de Marc de Rance ...

Dehors, c'est l'enfer... les avions mitraillent, les murs tremblent ... de temps en temps le canon mêle sa note grave aux jeux de l'harmonium ; aux quatre coins de l'horizon, des colonnes de fumée s'élèvent.

Dans la nuit du 15 au 16, les obus sifflent au-dessus de la propriété et tombent, éclatent dans les prairies ; en sortant des silos le matin, quel triste spectacle ! les vaches sont blessées, des pis rouges de sang pendent lamentablement ... et les silos, juste à côté étaient devenus les dortoirs des élèves !

16 août. A midi, un avion est atteint par la DCA au-dessus de la maison : il est en flammes, c'est la catastrophe : le pilote a-t-il vu les toits où s'inscrit la croix de l'hôpital ? Toujours est-il que le gouvernail a manœuvré et l'avion va s'abattre dans un pré très voisin ; le pilote a sauté en parachute.

Méprisant les lois de la Convention internationale qui interdit tout stationnement de troupes à moins d'un kilomètre des hôpitaux, une batterie de SS installée à 200 mètres des bâtiments (orgues de Staline !) ouvre le feu sur les Alliés.

Autre danger : vers 14 heures, un général et son état-major se fixent au moulin. Malgré les demandes pleines de tact du docteur Regner, médecin-chef de l'hôpital, les Allemands refusent de s'installer plus loin.

Jeudi 17 août. On est en pleine bataille : des éclats d'obus tombent plus nombreux dans les cours et même dans les dortoirs.

Combats de tanks dans le lointain. A la nuit tombante, des ombres se dirigent vers l'Orphelinat ; ce sont des réfugiés ; ils viennent des environs, occupent tous les espaces laissés libres et trouvent la nourriture qui leur est nécessaire. Les nombreux élèves qui n'ont pu être évacués, les blessés, les docteurs et les infirmières, les réfugiés forment une population d'un millier de personnes.

Dans la nuit, le général quitte le moulin ... ça va mal ... pour "eux".

Vendredi 18 août. A la jumelle, le père Pansard aperçoit les Anglais sur une colline à 5 kilomètres. Toute la journée, pluie d'obus et de bombes : les avions se combattent dans le ciel.

Le petit pont du bief saute !

A 14 heures, les Américains arrivent à Ménil-Gondouin.

A 16 heures, des troupes anglo-françaises remplacent les Américains et reçoivent des obus tirés de Giel. Leur carte d'état-major datant de 1926 signale la "ferme des Cours" : ordre est donné de détruire ce repaire.

C'est durant le souper que tombent les obus fixant le tir de réglage. Du réfectoire à la ferme, c'est une course éperdue. Les quatre obus tombent : près de la sacristie, près du puits de l'éolienne, au cimetière et près de la ferme. Restent 350 obus qui doivent tout détruire.

Qu'arrive-t-il alors ?

Le Père Pansard envoie un volontaire porteur d'une lettre expliquant la situation de Giel. Le messenger file à travers champs et bosquets dans la direction de Putanges d'où sont parvenus les premiers tirs d'artillerie. Il tombe sur les batteries concernées et transmet son message. Un contre-ordre est donné : Giel est sauvé !

On se prépare à une nuit difficile, on prévoit le petit-déjeuner dans les abris. Pourtant la nuit est calme : quelques obus éclatent, mais en petit nombre.

Samedi 19 août. Au réveil, une surprise ! les canons se sont tus, presque plus d'avions dans le ciel ... il s'est passé quelque chose :

Vers 17 heures chacun est à sa tâche ... les infirmiers soignent, les docteurs opèrent et les élèves ... épluchent des pommes de terre dans le théâtre ... un cri s'élève : "les voilà" ! Tous se précipitent sur la cour ... un capitaine de l'armée Leclerc, accompagné de deux grands blondins se présente.

Leur surprise est totale surtout lorsque l'ordre est donné : "Salut aux couleurs". On déniche les instruments, cachés depuis quelques jours dans les greniers de la sacristie. On se met en place rapidement avec enthousiasme et l'on entonne le "Chant de Giel", les couleurs montent et retentit une mémorable "Marseillaise". L'officier est saisi, ému même. Il parle - hélas ! en des termes terriblement haineux et passe en revue les jeunes groupés autour du drapeau.

Hélas ! de nouveau : il apprend que trois soldats allemands se sont constitués prisonniers ... ils sont ignominieusement fouillés devant la foule des réfugiés et des élèves, emmenés en jeep, pour être abattus quelque temps plus tard.

Il y a des surprises cependant ! Les muets parlent : un infirmier soi-disant muet, était un parachutiste anglais (ou canadien), qui a retrouvé l'usage de sa langue avec le départ des Allemands. Les élèves ne sont pas peu étonnés de voir certains de leurs professeurs - ou même de leurs condisciples changer de noms en utilisant de nouveau leur véritable patronyme à la place du nom d'emprunt qui les protégeait d'une dangereuse curiosité de l'occupant

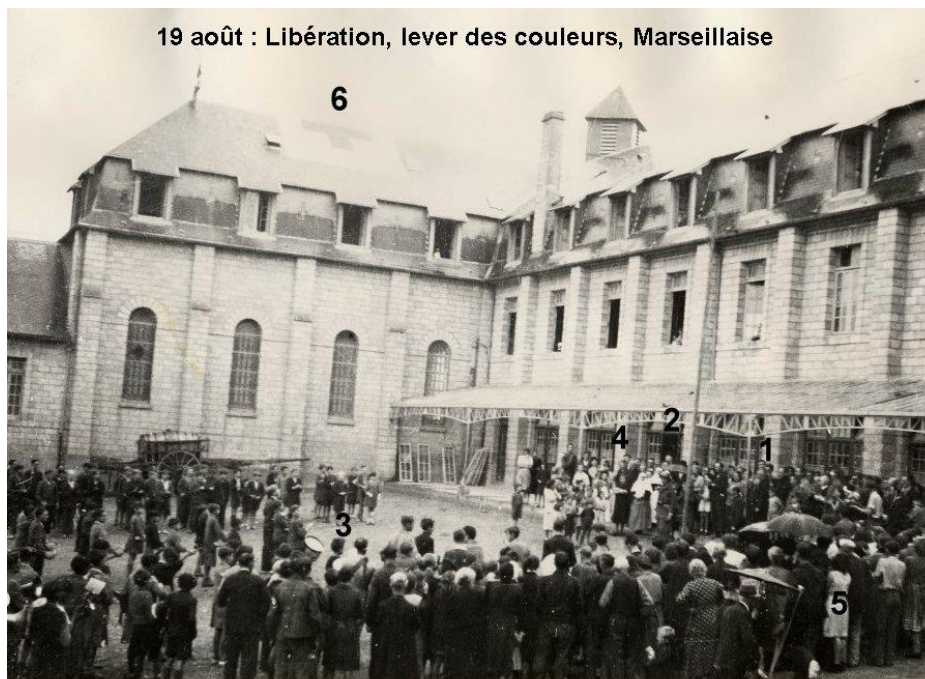
Dimanche 20 août. On se réveille libres ! Messe d'action de grâces avec quelle ferveur ! Après le repas de midi, la clique et l'harmonie donnent un concert (La Polka des Commères) ce qui leur vaut les félicitations du général anglais.

Mais, dans la prairie qui s'étend près de la ferme, des canons braquent leur gueule menaçante vers Argentan. Est-ce conforme aux conventions ? Hélas ! "ils font comme les autres".

Août, septembre 1944. La vie reprend : les dangers sont multiples, grenades, obus à ailettes ... s'entassent le long des chemins ; des chars sont éventrés ... que l'on visite sans souci du conducteur tué et en décomposition. Aucun accident n'est cependant à signaler, malgré la curiosité et l'imprudence des jeunes.

L'hôpital est progressivement évacué : près de 650 blessés ont été soignés ou opérés et environ quarante morts ont été inhumés dans un champ voisin du cimetière de la Communauté.

A la fin du mois de septembre, l'école retrouve une atmosphère de travail.



1 : Le père Pansard et ses confrères - 2 : un officier de l'armée Leclerc - 3 : la clique, la fanfare, les élèves restés à Giel - 4 : le personnel de l'hôpital - 5 : les réfugiés - 6 : croix rouge pour les avions

LE DEVELOPPEMENT

L'hiver est rude après la libération : les difficultés sont de toutes sortes : de transports, d'éclairage et de chauffage surtout. L'électricité du secteur n'est pas rétablie et il n'y a que la turbine et une dynamo trouvée d'occasion pour éclairer : pas question de faire tourner un moteur et ce jusqu'au 23 février où un transformateur installé près de la ferme prend le relais de celui du Boulay déjà insuffisant en 1944.

Malgré le départ du père Le Boulc'h, nommé curé de la paroisse St Jean Bosco à Paris, le transfert du scolasticat de théologie à la Guerche, la chorale a repris ses répétitions, ainsi que la clique et l'harmonie. Les sorties vont se succéder maintenant et à chaque sortie se manifesteront la chorale, l'harmonie, la clique et le théâtre.

Cependant, c'est la chorale seule qui va à Paris pour le 1^{er} janvier : deux concerts au Paramount, à Paris encore le 25 mai. Le 18 février, la chorale, l'harmonie et la clique sont à Alençon : aubade à la Préfecture, messe harmonisée, séance au théâtre et évidemment défilé sans contrainte cette fois, par la ville. Il faudrait citer Saint-Hilaire-de-Briouze, Argentan le 3 juin. Partout les échos retentissent des accents, des voix et des instruments de Giel.

Le travail, a repris intensément : l'école secondaire a sa classe de seconde ; les ateliers de mécanique, menuiserie, cordonnerie sont pleins de jeunes soucieux de préparer leur avenir ; le jardin et la ferme ont l'un et l'autre un groupe qui prépare ses examens "sur le tas".

La guerre continue, bien loin maintenant. Mais le 8 mai, le grand jour a sonné. De nouveau on mobilise : de Gaulle doit parler. A 14h 45 rassemblement, "salut aux couleurs"; puis les têtes se tournent vers le haut-parleur pour entendre le Général qui s'adresse à ta France - la Marseillaise retentit de nouveau ... Le soir, devant ta Vierge de la grotte, illuminée des fusées éclairantes récoltées dans les fossés et les chars éventrés, la musique, les chants, un feu d'artifice proclameront l'allégresse de tous.

De Gaulle entreprend alors, en juin, une tournée dans la Normandie dévastée : Ecouché, Argentan sont sur son chemin ... A Ecouché la clique l'accueille, les clairons vibrent ... Un an après l'épreuve, quelle joie ! Mais, à Argentan, la réception est plus solennelle : elle se fait à la mairie, (une baraque !). A cette occasion, "la municipalité a demandé à l'Orphelinat d'envoyer l'harmonie. Le général arrive, trois clairons sonnent "Aux Champs", et de nouveau une "Marseillaise historique" que de Gaulle essaie de suivre en chantant ! Avant de quitter la ville, deux concerts : devant la gendarmerie qui souvent a reçu nos élèves venus par le train en attendant que l'on vienne les chercher et à la clinique où les religieuses sont si dévouées et si accueillantes pour les malades de Giel.

La joie est grande de voir revenir ceux qui avaient été contraints de partir en Allemagne : M.M. André, Jouan, Riaud sont de retour en mai, et le 23 juin, quatre Salésiens de l'Europe centrale, revenant de Dachau, sont accueillis fraternellement dans la communauté pour refaire leurs forces et mettre une certaine distance avec tout ce qu'ils ont vu et enduré. Hélas ! il y a deux anciens professeurs qui sont restés au loin, le père Guillot, tué dans un bombardement en Allemagne et l'abbé Mathieu. Quelques années plus tard, le Supérieur majeur enverra à Giel un Hongrois, père d'un Jésuite et grand bienfaiteur, M. Szabo, décédé en 1957.

La vie reprend maintenant un rythme régulier ; non ! accéléré : les bâtiments s'élèvent mais il faut trouver les matériaux et les payer.

Le 8 janvier 1946, le vicomte Guy Dauger s'éteint et est conduit à sa dernière demeure dans le cimetière de Giel. La place de président de la Société Immobilière devient vacante : M. Le Roy Ladurie, gendre du vicomte Guy

Dauger, accepte alors le poste et les responsabilités : ses relations personnelles dans des milieux très différents, son sens de l'humour, sa diplomatie, seront d'un grand secours en maintes circonstances.

On n'oublie pas les heures difficiles vécues il y a quelques mois : en haut lieu, on se souvient et le père Pansard reçoit successivement la Médaille de la Reconnaissance Française le 7 juillet 1946 et sa nomination au grade de Chevalier de l'Ordre de la Santé Publique le 24 août.

Le 22 juillet, pour terminer l'année scolaire, est organisée une exposition du travail fort réussie que vient visiter M. le Préfet.

Les aménagements se poursuivent : l'éolienne est vieille maintenant, il faut l'abandonner, ainsi que le puits qui a donné de l'eau pendant des décennies. Avec le concours du Génie Rural, en 1946, la commune de Giel a installé une station de prise d'eau (décantation et javellisation) sur les bords de l'Orne : l'eau monte jusqu'à notre château d'eau et quelques années plus tard alimentera les maisons du Bourg.

La Communauté ressent une grande joie au mois de septembre : la section secondaire a terminé sa première année de classe de 1^{ère} et huit élèves se dirigent vers le noviciat : Pierre Chevallier, Albert Collet, Henri Déroutet, Paul Derveaux, Hubert Guebey, Marie-José Hairie, Jean Lemonnier, Michel Simon. Deux d'entre eux parviendront au sacerdoce. D'autres vont suivre ... il y a des cœurs généreux parmi les élèves plus jeunes ...

Les travaux ont repris et les murs montent, lentement, mais solides : le 1^{er} coup de pioche est du 19 mai 1942, le 1^{er} plancher du 10 octobre 1946 et le 2^{ème} du 6 juin 1947.

En attendant la possibilité d'utilisation des bâtiments qui se construisent, un secours inattendu arrive : une "baraque", elle est montée, occupée : c'est là que s'installe l'école secondaire, avec son étude, ses classes et ... ses réserves de pain d'épice du Secours National : 30 tonnes (sic) où pouvait-on les entreposer ?

Les années 1946-1947 sont des années heureuses : pas d'histoire : on travaille, on prie, on chante, on fait de la musique, du théâtre et, quand les beaux jours arrivent, on sort dans les communes et les villes du voisinage pour chanter la messe, animer les kermesses : Giel a un rayonnement extraordinaire et on applaudit les "Giélois" à Vimoutiers, Gandelain, Chanu, Flers, Almenêches, Alençon, Trun, Vimoutiers, Argentan. Partout les réceptions sont chaleureuses : Giel, c'est la jeunesse, la joie ; c'est aussi le souvenir si précis et si récent de l'hôpital et du dévouement.

Aussi, personne n'est surpris lorsque l'on apprend que par un décret paru au "Journal Officiel" du 3 novembre 1946, le père Pansard est promu au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur. Il reçoit cette décoration le 17 mai 1948. C'est le lundi de Pentecôte, journée traditionnellement réservée à la réunion des anciens élèves : ils sont venus, nombreux, très nombreux et c'est une salle "immense" du nouveau bâtiment qui a été convertie en réfectoire à cette occasion.

Cependant, à 15 heures, les invités, les personnalités arrivent ; les musiciens de l'harmonie ont revêtu leur nouvel uniforme : blanc avec ceinture bleue et béret bleu : ils ont fière allure.

Les journaux (jusqu'à la Croix, de Paris) ont donné d'amples articles sur la cérémonie, la personnalité du père Pansard, la liste des amis, des personnages officiels présents. Citons le Préfet, le Sous-Préfet d'Argentan, le représentant de l'évêque, Mgr Mercier, le clergé et les maires des environs, les directeurs de différents services du département.

Après la montée des couleurs, les sonneries classiques, M. Le Sassié-Boisauné, Conseiller de la République, remercie les personnalités, retrace la vie du Père Pansard et brosse le tableau de la vie à Giel pendant l'occupation. Le texte de la citation parue au J.O. résume d'ailleurs ce discours : il est lu avant que M. Le Sassié-Boisauné épingle sur la poitrine du père Pansard la croix de la Légion d'Honneur à côté de la croix de guerre et de la médaille de la Résistance.

L'harmonie exécute une "vibrante" Marseillaise (ce sont à peu près les mêmes exécutants que ceux du 14 juillet 1944 et du 19 août) et les discours se succèdent : le Père Beslay, "Cette goutte de sang ...", le docteur Bardin, directeur départemental de la santé, Monsieur Le Roy Ladurie : "Le miracle de Giel fut le miracle français, symbole d'une génération tendue vers un avenir et vers des jours qu'elle saura faire meilleurs", enfin M. le Préfet : "Le père Pansard, soldat de Verdun, apôtre du Congo qui sut tenir tête aux "plus redoutables des fauves", les SS, qui menaçaient sa maison et ses ouailles". Un concert, un vin d'honneur, une visite des locaux, et la journée, historique pour Giel, s'achève.

Il y a une autre remise de la Légion d'Honneur, au soir du 1^{er} novembre 1948. Au cours d'une touchante cérémonie, Mme Lewandoska recevait la croix de la Légion d'Honneur près de la tombe de sa fille tombée au champ d'honneur, le 31 juillet 1944.

L'Amicale des Anciens manifeste sa vitalité par des réunions de secteur (particulièrement à Paris où Monsieur Carbay est un animateur enthousiaste) et des réunions annuelles, le lundi de Pentecôte, à Giel. En 1948, Monsieur Eutrope laisse la place de président à Monsieur Bizet : tous deux n'ont connu les Salésiens que depuis 1936, mais ils adhèrent volontiers à la Fédération des Anciens de Don Bosco (A.D.B.).

La vie scolaire continue, les bâtiments montent, la turbine a été enfin installée et tourne à partir du 21 novembre (elle devra s'arrêter un mois plus tard pour que l'on puisse compléter les installations de sécurité et pourra "repartir" en août 1949.

On édite une plaquette en français et en anglais sur l'Orphelinat de Giel : elle apportera le soutien de nombreuses taxes d'apprentissage.

En 1950, les bâtiments nouveaux sont prêts ; mais il reste à nettoyer. En effet, des tonnes de plâtre encombrant toutes les salles. Il faut installer l'électricité. Néanmoins, les "latinistes" seront les premiers à occuper les locaux puisque, après Pâques, ils prennent possession de la grande salle du rez-de-chaussée : la lumière du soleil est suffisante et ils abandonnent la baraque où ils se tassaient, alors que "Coco", l'âne bien connu et si

sympathique, ébranlait les cloisons en s'y frottant, alors que les tonnes de pain d'épice du Secours National étaient entreposées à côté de l'étude et tentaient parfois les plus gourmands ou les gourmets : que de souvenirs dans cette baraque bientôt démontée !

Au mois de septembre 1950, le noviciat de Dormans reçoit un fort contingent de nos "gars" ; ce sont : Jean Chauvet, Raymond Degrace, Maurice Derouet, Jean Gallon, Claude Met, Edmond Guebey, Hervé Prié.

Quelques semaines plus tard, il y a un nouveau départ ; hélas ! les sœurs quittent Giel. Depuis 1901, elles ont tant travaillé dans cette œuvre ! elles étaient présentes partout avant 1936. Alors, humblement, elles s'étaient retirées dans leur lingerie, leur cuisine : sauf Sœur Félicie ... il y a un gouvernement bicéphale dans le dortoir des petits !!!

Ce matin, on entasse fiévreusement les pauvres hardes qu'elles emportent et toutes menues dans leur bure marron, les yeux gonflés de larmes, elles vont rejoindre la communauté qui les réclame car il n'y a personne pour assurer la relève.

Ce départ en précède un autre de quelques mois. Le mardi 25 septembre, comme d'habitude, le père Pansard célèbre la messe de communauté, une intense émotion étreint son cœur : cette messe est la dernière qu'il célèbre en tant que directeur de Giel ; à la fin de la messe, s'élève le chant des adieux et, quelques minutes plus tard, il prend place dans l'auto qui le conduira en Belgique, à Melles-lez-Tournai, où il continuera sa tâche de Salésien ; c'est la règle : les directeurs ne peuvent être nommés à vie.

Toutes les pages qui précèdent ont dit son ardeur apostolique, son efficacité comme organisateur et bâtisseur : il laisse une œuvre en plein essor, une "famille" profondément unie, des moyens matériels acquis au prix de tant de luttes ... Son successeur peut recevoir avec fierté le flambeau : c'est le Père Caboche.

Pendant les deux années du directorat du Père Caboche, l'école ne subit pas de modifications dans sa structure scolaire : les sections demeurent les mêmes. Cependant, on aménage les locaux, on améliore ce qui existe. C'est ainsi que la double entrée, côté cour est ouverte après un changement d'orientation de l'escalier, ce qui déroutait ceux qui ont connu l'ancienne et unique entrée (côté cour des écoliers) et que des escaliers extérieurs et un perron sont construits pour rentrer du côté ouest (1952).

Devant l'atelier de mécanique, on fait un brin de toilette, le mur est restauré, le vieux hangar, souvenir de l'ancien orphelinat, est démolit et des jardinières sont élevées sur la muraille.

En juin 1952, les aménagements intérieurs sont suffisamment avancés pour procéder à l'inauguration et à la bénédiction. Ce fut au cours d'une visite de Mgr Pasquet que cela s'est fait avec les discours d'usage, les morceaux de cliques et les chants de la chorale : la chorale qui, en cette période, est remarquable et fait les délices des auditeurs.

En 1953, le four à pain qui a cuit tant de pâte, de gâteaux est devenu presque inutilisable : dans les sous-sols, un four Thomson, analogue à ceux des grands paquebots, va cuire le pain et la pâtisserie pour les élèves de plus en plus nombreux.

En 1953, toujours, une exposition artisanale présente à Argentan toutes les activités des environs. Giel est présent et combien apprécié puisque les échantillons du travail des élèves sont nombreux et surtout variés : depuis le gâteau si appétissant et que les jeunes dévorent des yeux jusqu'aux pièces de mécanique tournées avec précision et les meubles que les jeunes ménages regardent avec un brin de convoitise.

Les anciens "bougent" beaucoup alors : on crée des secteurs où ont lieu les réunions ; à Paris particulièrement, l'activité est grande : tous les anciens de la région sont visités par G. Baibo et P. Derveaux. Monsieur Carbay était élève à Giel avant l'arrivée des Salésiens, mais c'est lui qui prend avec conviction la direction du groupe giémois de Paris ; les réunions sont assez fréquentes, les anciens viennent nombreux, parfois plus nombreux qu'on ne les attendait, soit au Patronage St Pierre soit à la paroisse St Jean Bosco. Certains de ces anciens participent aux activités des ADB de la région parisienne qui s'adressent aux anciens de toutes les maisons salésiennes.

Le 5 juillet 1953, le Père Caboche part ; il a déclaré à ses confrères qu'il est fatigué, il doit se reposer ... Il ne reviendra pas. C'est le Père Guillermin qui lui succède pendant deux ans et le Père Labous pendant un an : il faut continuer à organiser les locaux ... immenses et vides. Le travail se poursuit, les jeunes moniteurs se présentent au BEI, puis les grands apprentis. Pour se détendre, il y a le château de la Forêt Auvray où l'on joue, où l'on cherche le "fameux trésor". Giel a pris une vitesse de croisière, un comportement sage et efficace.

Le 8 mars 1954, Giel a la joie d'accueillir le Supérieur Majeur des Salésiens, le Père Ziggotti. Les discours, les chants, les morceaux de musique se succèdent pour l'accueillir, mais il y a surtout les rencontres à la chapelle où il reçoit les promesses des "Compagnons de St-Louis de Gonzague", où il fait le "mot du soir" et où il célèbre la messe de communauté avant de partir pour d'autres écoles salésiennes.

Le 4 septembre 1954, Monsieur Eugène Boscher meurt à Giel : il s'était réfugié à l'Orphelinat en 1944 et y était resté. Avec lui disparaît un des pionniers de l'œuvre, un grand ami et un généreux bienfaiteur.

Le 1^{er} juillet 1956, toute l'école est en fête car le premier prêtre salésien, ancien élève de Giel, célèbre la messe. Le père Hubert Guebey, ordonné depuis quelques mois, y a fait ses études de 1939 à 1946. Le père Henri Dérouet sera ordonné en 1957, le père Bernard Turgis en 1960, le père Gérard Balbo et le père Dominique Desramaut en 1961 ; d'autres suivront.

Un projet est dans l'air depuis plusieurs années : construire une chapelle qui puisse contenir l'ensemble des élèves dont l'effectif est en augmentation chaque année, une chapelle qui, par sa situation dans l'ensemble des bâtiments, soit centrale et donc accessible à tous les élèves. Que de sites ont été envisagés parce qu'aucune solution ne s'avérait parfaitement adaptée aux goûts et exigences des uns et des autres. Le choix finalement se fixe sur l'emplacement actuel, dans le prolongement du bâtiment datant de 1876 et occupé par les secrétariats. Il faut, hélas ! trouver des fonds et dresser les plans.

Le retour du Père Pansard, en 1958, est une bénédiction pour le directeur. Bien que fatigué, malade même, il trouve encore forces et énergie pour lancer, surveiller la construction de cette chapelle. Il y intéresse Madame la Comtesse d'Orglandes qui y consacre une partie de son avoir. Si bien que le 1^{er} août 1960 commencent les travaux sur les plans dressés par Monsieur Courcoux de Paris ; le 4 novembre, on procède à la bénédiction de la première pierre de la "salle des fêtes" et le 6 mai 1961, les travaux sont suffisamment avancés pour que Mgr Pioger bénisse la première pierre de la chapelle.

Le 19 juillet 1957, un deuil attriste la communauté, les élèves et la paroisse : le père Delille, curé de Giel et de la Courbe meurt subitement. Il est remplacé par le père Magueur.

En 1958, Monsieur Emile Frémaux, qui a présidé pendant de nombreuses années aux destinées de l'atelier de menuiserie, formé tant d'élèves et meublé l'école, est nommé "Chevalier du Mérite du Travail".

Les centres d'intérêt sont très variés durant cette période et aux anciennes activités s'ajoutent les voyages : Lourdes, l'Angleterre, puis Turin, la Bretagne à bicyclette et d'autres lieux pittoresques ; le souci des autres : l'abbé Pierre vient lui-même parler aux élèves le 11 septembre 1956.

On n'a garde d'oublier le principal, le travail, et le succès aux examens témoigne de l'application des élèves et de la qualité pédagogique du personnel. D'ailleurs il y a une reconnaissance officielle, puisque le 2 novembre 1961 est signé le contrat d'association avec l'Etat de l'école technique.

En septembre 1962, le Père François Guillemin arrive au terme de ses six ans de directorat : il laisse au Père Lorriaux le souci de continuer l'œuvre entreprise et de seconder le père Pansard dans l'achèvement de la chapelle qui s'élève en prenant une agréable forme moderne. C'est vers cette chapelle que vont les préoccupations, le travail, les réalisations de tous, des menuisiers tout particulièrement, puisque le bois est le matériau de base. Elle s'élève rapidement ; le dimanche 9 juin 1963, Mgr Pioger vient procéder à la bénédiction de cette chapelle et à la consécration de l'autel où sont déposées des reliques de saint Jean Bosco, saint Dominique Savio et saint Julien, évêque du Mans. Il y a foule à la cérémonie religieuse et encore plus l'après-midi durant la kermesse qui a été organisée sur les cours.

Le chanoine Hervieu reposait dans le caveau de la chapelle qu'il avait édifiée ; il faut donc lui donner une autre sépulture : ses restes sont réunis à ceux de l'abbé Cornu (exhumés du cimetière de Giel) et déposés dans le caveau central du cimetière de la Communauté.

Le père Pansard a-t-il terminé son œuvre ? Encore une année ; le 23 décembre 1964, ses confrères constatent son absence à la chapelle le matin ; il a beaucoup souffert toute la nuit ; il est transporté à la clinique d'Argentan et le 24 décembre, vers 19h, il rend le dernier soupir sans avoir repris connaissance. Les obsèques ont lieu le lundi 28 ; l'office est présidé par Mgr Pioger et par le Père Déas, provincial. La chapelle est presque remplie malgré le froid, le gel et la neige qui ont empêché sa sœur et beaucoup de confrères et d'amis de venir à cette cérémonie ; c'est pourquoi, un service funèbre aura lieu le mercredi 13 janvier 1965 en présence de toute la maison, du conseil d'administration, d'anciens élèves et de très nombreux amis.

Mais les consolations se multiplient aussi en cette période : ordination sacerdotale du Père Paul Charles, frère de Claude (ancien élève), à Giel, le samedi 1^{er} mai par Mgr Pioger ; ce même jour, à Lyon ordination du troisième frère Guebey, Edmond ; engagement de Gérard Philibert (ancien élève mécanicien) dans la Société Salésienne, à Dormans en 1966 ; ordination du père Pierre Pican, la même année ; en 1967 ordination du père Pierre Delouche.

En 1965, un grand pèlerinage de la jeunesse entraîne un bon nombre de jeunes à Turin.

Entre temps, les améliorations, transformations vont bon train : en 1964, goudronnage de la "cour d'honneur". L'année suivante, ce sera le tour de la cour d'arrivée. L'ancienne chapelle est libre : il faut organiser ce vaste espace ; les fenêtres sont modifiées, un plancher est coulé à mi-hauteur, on construit un nouvel escalier d'accès aux chambres et ainsi une étude, un dortoir et trois salles de classes sont disponibles.

Les loisirs se modernisent : un foyer socioculturel est ouvert pour les aînés en attendant qu'il y en ait un pour chaque section.

Le 6 juin 1966 est signé le contrat d'association de l'école secondaire avec l'Etat. Dès lors, les professeurs laïcs seront de plus en plus nombreux.

Enfin, on entreprend la construction d'un vaste atelier de menuiserie et ébénisterie : construit parallèlement à l'atelier existant, il pourra recevoir les élèves du bois qui laisseront la place libre à leurs camarades du fer dans l'ancien atelier. Madame Bader s'y intéresse particulièrement et son aide permettra une réalisation rapide des projets.

Les services administratifs et comptables demandent une modernisation qui sera réalisée par les pères Lorriaux et Barbier.

En septembre 1967, le Père Lorriaux devenant Vicaire Provincial, le père Joseph Mazé le remplace comme Supérieur de la Communauté, tandis que le Père Casimir Le Bras devient directeur des trois écoles. L'année scolaire commence, mais la section secondaire est amputée du second cycle : seules les classes de 3^{ème}, 4^{ème}, 5^{ème} et 6^{ème} sont conservées.

Décembre amène une nouvelle joie puisque le 20, à Caen, René Quémener est ordonné prêtre ; il avait fait son apprentissage de mécanicien et passé son CAP à Giel avant de faire ses études secondaires à Marez.

En mai 1968, les travaux de l'atelier de menuiserie sont suffisamment avancés pour procéder à son inauguration. Elle a lieu le 1^{er} mai, en présence de nombreuses personnalités.

1968 est une année du souvenir : il y a 100 ans, l'abbé Vauloup fondait l'œuvre de l'Orphelinat de Giel sur la commune d'Habloville : il fallait célébrer cet anniversaire avec éclat. Ce fut le 12 mai qui fut choisi : choix combien heureux, puisque le lendemain, les "événements de mai" auraient empêché toute manifestation. L'après-midi est

réservé aux jeux et distractions de la kermesse. Les anciens élèves l'avaient préparée avec zèle et tenaient les stands.

La foule, évaluée à 7 000 personnes met en difficulté le service d'ordre, gendarmes et pompiers de Putanges. Les activités sont nombreuses et variées : la prévention routière pour les petits, les danses des petites filles du patronage de Putanges, un lâcher de ballons (l'un d'eux fut recueilli à Praz-sur-Arly (Haute Savoie), à 620 km ; enfin une démonstration de parachutage ; le vent est violent et les "paras" ne peuvent faire tout ce qui est prévu au programme. Une plaque commémorative est apposée à l'intérieur de la chapelle : dommage que l'on n'ait pu y inscrire le nom de l'abbé Vauloup et des sœurs de Perrou.

L'année scolaire se poursuit et se termine sans incident, malgré les troubles qui secouent la France. Le 18 septembre, le cycle court de l'école agricole est officiellement reconnu.

Pendant l'été 1969, une heureuse transformation modifie l'aspect de la maison : la cour datant du début du siècle, réservée maintenant aux "premières années" est défoncée, répartie en deux paliers et goudronnée. Adieu, sans regret, aux cailloux, à la pente si accentuée que l'on ne pouvait la remonter les jours de verglas mais qui constituait un plan incliné idéal pour faire dévaler les pneus en 1944 avec, parfois, un passager recroquevillé à l'intérieur ! Le 20 septembre, l'ouvrage est terminé.

DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI

Le concile Vatican II, les manifestations de 68, les changements de mentalité de toute la société ne peuvent pas ne pas avoir des répercussions, même dans les milieux assez fermés. Si la préparation aux examens reste une constante dans l'éducation avec, évidemment, les modifications de programmes qui bouleversent les méthodes pédagogiques et les horaires, il y a des innovations profondes dans la piété, les loisirs et le sport. La messe était quotidienne, elle n'est plus célébrée maintenant que le dimanche et quelquefois en semaine, par groupe. Même la messe dominicale ne s'adressera plus du tout aux élèves lorsque, en 1976, suite à des changements officiels d'horaire, tous les élèves partiront à la maison le vendredi soir. Il en est de même des "prières du soir" traditionnellement réunion familiale avec le "mot du soir" du directeur, qui désormais sont programmées par section avec un mot du responsable.

Les grands jeux obligatoires sont progressivement abandonnés au bénéfice des "foyers" qui sont créés pour chaque section : le cinéma (appareil acheté d'occasion à Pouillé) devient inutile quand les élèves ne sont plus présents le dimanche : peu à peu les appareils de télévision le remplacent : une soirée par semaine, il y a possibilité de voir un film. La disparition des "grands jeux", par l'introduction dans les programmes d'heures d'éducation physique obligatoires donne une importance plus grande aux sports. L'arrivée de M. Brilland, en 1964, au sein d'une équipe dynamique permet de belles réalisations. Champion du 110 m haies, de notoriété nationale, il organise les "Jeux Olympiques" dès 1967 : ils durent jusqu'en 1974. D'autre part, le "cross-country" prend la première place dans la préparation sportive et dans l'animation de l'école. Dès lors les élèves participent aux compétitions de l'UGSEL et les résultats sont excellents. Le hand-ball aussi est pratiqué assidûment, mais il faut pour cela avoir une salle adaptée ... elle viendra bientôt.

En septembre 1969, le père Le Carrères remplace le père Mazé, alors que le père Le Bras conserve la direction de l'école. Pour établir un lien plus étroit avec les familles des élèves, avec les anciens élèves, les amis de l'œuvre, et ils sont nombreux, un bulletin est créé sous le titre de "Giel-Actualités" : il fait connaître des nouvelles des uns et des autres, souligne les événements principaux et donne des orientations pédagogiques.

Le 6 juin 1970, le Préfet visite Giel ; en juillet, la boulangerie est déplacée : elle est installée dans le sous-sol et dotée d'un four neuf, puisque le précédent est sur le point de "rendre l'âme".

Enfin, cette même année 1970, Mgr Derouet succède à Mgr Pioger, et le père Bernard Bloyet prend la direction des études et le père Le Carrères la direction de l'école. Cependant, le 8 décembre est encore une fois célébré avec éclat et la présence de Mgr Pioger est particulièrement appréciée par tous.

Mgr Pioger le 8, et Mgr Dérouet le 11 décembre : ce jour-là, le nouvel évêque fait ses premières ordinations sacerdotales : le père Laurent Bloyet (frère de Bernard) est ordonné en même temps que le père Louis Souday, ancien élève de Giel.

Cette même année 1970, le service de restauration est assuré par la société Borel avec laquelle le Père Barbier passe contrat.

1971 est l'année où vont commencer de nombreux et importants travaux : simultanément sont entrepris la construction de la salle omnisports, l'école agricole, les serres, le bâtiment du transformateur : c'est une nouvelle expansion qui modifiera le caractère de l'école en lui conférant une dimension plus vaste, des possibilités d'activités pédagogiques plus adaptées aux exigences du moment.

En 1972, alors que les travaux sont menés rapidement, a lieu l'inauguration du foyer de 1^{ère} année (29 janvier), la construction de la porcherie, la première utilisation des serres récemment implantées à l'ouest de la propriété.

En novembre, un beau matin, on découvre la cuisine entièrement calcinée : le feu a tout détruit durant la nuit, sans se propager au-delà, heureusement ! il faut faire face aux besoins urgents en installant un matériel d'emprunt et se mettre au travail pour aménager une cuisine plus fonctionnelle, plus conforme aux règles d'hygiène ; ce qui sera réalisé rapidement, mais pendant quelques mois, il faut cuisiner dans des conditions précaires.

Le jeudi de l'Ascension 1972, grande affluence dans les cours, les ateliers, les classes. Pour attirer nombre d'anciens, la plupart des familles d'élèves, beaucoup de sympathisants de l'école, deux manifestations ont été

annoncées, les "Jeux Olympiques" qui remportent un franc succès après une lente et laborieuse préparation et l'opération "Portes Ouvertes" dont c'est la première : chaque année désormais, les "portes" seront ouvertes et les gens viendront nombreux, très nombreux ; certains repartent avec des meubles achetés à l'atelier du bois ou avec des fleurs cultivées dans les serres.

L'année 1973 voit beaucoup d'innovations : ce sont les premières utilisations de la porcherie, des locaux agrandis et rénovés pour la mécanique agricole ; Monsieur Coispel devient responsable de l'école agricole ; le nouveau transformateur est mis sous tension ; mais, c'est le 25 novembre, qu'a lieu l'événement de l'année. La salle omnisports est terminée : elle a été construite grâce à un legs de Madame Lecointre-Saussaye; elle est grande, fonctionnelle ; quelques aménagements de détail compléteront son équipement. Son inauguration a lieu en présence de M. Le Roy Ladurie, de M. d'Andigné, président du Conseil Général de l'Orne, de M. Guérin et de tous ceux qui ont œuvré à la réalisation de cette salle : elle est utilisée immédiatement puisqu'un match est organisé après les discours d'usage.

Depuis longtemps déjà les taxes d'apprentissage sont d'un précieux secours : et elles ont permis d'équiper les ateliers de fer et de bois de nombreuses machines ; pour obtenir davantage, le Père Péron multiplie les contacts personnels avec les chefs d'entreprise, soit dans leur usine, soit à l'occasion des foires et des expositions.

Les joies et les deuils se sont mêlés : le Père Magueur est mort le 20 janvier : curé de Giel et de La Courbe, il a laissé ses paroisses au père Belan qui devient curé de Giel, la Courbe, Montgaroult, Sentilly.

Au cours du mois de juin, le père Jean-Pierre Michau a été ordonné prêtre, ancien élève de Giel, il ajoute un nom à la liste déjà très honorable des anciens parvenus au sacerdoce.

Les travaux se poursuivent ou s'achèvent en différents points de l'établissement, si bien que, dès septembre 1974, trois Salésiens occupent les chambres prêtes dans l'étage de l'école agricole : étage qui sera entièrement occupé en 1975 et deviendra le centre de la communauté avec sa salle de réunion et sa chapelle.

Les sports sont toujours à l'honneur ; si cette année 1974 sonne le glas des "Jeux Olympiques", elle marque un développement des compétitions de cross-country dont les résultats sont excellents chaque année : Giel sera le terrain de compétition soit pour le département, soit pour la Basse-Normandie, soit même en 1976 pour les compétitions nationales qui amènent dans les cours et les bois des centaines et des centaines de garçons et de filles.

Hélas ! Il y a à enregistrer deux décès dans la communauté en 1974, Monsieur Chartes Clayette qui a passé la plus grande partie de sa vie religieuse dans l'atelier de mécanique de Giel dont il fut le premier responsable et le père Thébaud dont les élèves de 6^{ème} qui l'ont eu comme professeur gardent un profond souvenir.

En 1976, quand le père Le Carrères laisse sa charge de supérieur-directeur au père Casimir Le Bras ; quelle est la situation de l'école ?

Si la mécanique générale accuse une certaine difficulté dans le recrutement, difficulté due aux changements de méthode technique et de mentalité, la menuiserie a toujours autant la faveur des jeunes : il faut "mécaniser" un peu plus cet atelier, ce qui se fera sans tarder.

Par contre, l'école agricole est en pleine expansion : ses effectifs grossissent d'année en année ; la mécanique agricole attire nombre de fils d'agriculteurs ; elle les intéresse, leur offre des débouchés sûrs et avantageux. Il faut progressivement agrandir les locaux des ateliers et multiplier les salles de classes ... L'école agricole reçoit la "reconnaissance du cycle long" le 8 février 1980. Quant à l'agrément, il s'échelonne de 1980 au 29 novembre 1982.

L'école secondaire est stable avec des classes de 5^{ème} et 6^{ème} complètes, des 3^{ème} et 4^{ème} au recrutement régulier.

L'effectif des professeurs et des élèves (qui s'élève à 676) exige des adaptations pour les repas : aussi, en 1979, les réfectoires sont aménagés suivant un plan nouveau, des étagères sont dressées ; élèves et professeurs passent maintenant au self-service avant de se rendre dans leur réfectoire.

Matériellement, les problèmes se posent en deux points particuliers : l'ancienne sacristie et le bâtiment destiné primitivement à la réalisation d'une piscine. L'adaptation de ces deux bâtiments est difficile, exige de nombreux projets variés mais se fera. En 1978, on pose des poutres à très longue portée pour répartir en trois parties le volume réservé à la piscine ; les salles sont aménagées, soit en salles de dessin au 2^{ème} étage, soit en ateliers au rez-de-chaussée : un espace important demeure pour servir de hangar aux machines agricoles plus encombrantes.

En 1980, la sacristie de l'ancienne chapelle reçoit à son tour la visite des ouvriers. Ce n'était pas une mince affaire de s'attaquer aux blocs de béton de l'abbé Hervieu ... C'était du solide, mais les modifications sont telles que c'est une nouvelle construction qui s'élève à cet emplacement ; la encore s'ouvrent des salles de classe qui seront bien utiles à l'école agricole.

Un autre problème reste à résoudre : l'adduction de l'eau. L'eau de l'Orne fournie par la municipalité sera bientôt remplacée par l'eau de la source de Commeaux ; faut-il l'accepter ou, au contraire, rester autonomes ? En 1944, un puits avait été creusé à quelques mètres de la lingerie : après quelques essais, on constate qu'il n'a qu'un très faible débit ; aussi en 1977, en juillet, un nouveau puits était creusé tout proche de celui-là : il ne donnera pas ce que l'on attendait de lui et s'il alimente l'établissement en grande partie, il ne résout pas le problème d'une façon définitive et sûre. Alors, en 1980, on pratique un forage près du château d'eau. Si les travaux sont délicats, mal conditionnés, le résultat est positif quand même et le 1^{er} octobre 1981, la pompe immergée monte à la surface une eau potable et en quantité plus que nécessaire pour les besoins de l'école et de la ferme.

En 1981, commenceront d'autres travaux : les modifications de programmes (du collège), les nouvelles orientations exigent un local avec matériel tours, perceuses, etc., des salles de technologie ; devant la lingerie on creuse, on bâtit et rapidement ce nouveau bâtiment sera achevé car sa construction est très légère.

Entre temps, en janvier 1979 est arrivée une nouvelle qui laissa atterrés et combien attristés tous les Salésiens et les professeurs d'atelier : Monsieur Louapre, parti se reposer quelques jours dans famille, est décédé. Son action, son influence, l'exempte de régularité qu'il a donnés comme responsable de l'atelier du bois puis comme Conseiller des Etudes de l'école technique, enfin comme Conseiller provincial, laissent un souvenir profond chez tous ceux qui l'ont approché.

En 1981, le 13 février, on déplore le décès du Père Chalonneau : il s'écroule alors que, ce vendredi, à 14 heures, il allait commencer son cours ; il meurt immédiatement ; malgré sa grande fatigue, il avait voulu continuer ses cours.

Lors de l'opération "portes ouvertes", le Père Michel Desramaut, le jour de l'Ascension, est décoré des Palmes Académiques par Monsieur Bassot : c'est la récompense de son dévouement à l'étranger, à Nazareth.

L'année 1982 est marquée par un événement important pour Giel, le département et toute la Basse-Normandie : la réunion-fête des écoles libres de Basse-Normandie, le 27 juin. Les organisateurs avaient tout prévu dans le détail : l'autel est dressé sur un podium, au sud de la ferme ; il est abrité, une aire très vaste a été dégagée, un parking est susceptible de recevoir quelques milliers de voitures. C'est "la fête des écoles libres" puisque cette "manifestation" de force et de cohésion a pris cette dénomination. Il y a 15 000 personnes le matin pour la messe concélébrée par Mgr Derouet et une cinquantaine de prêtres ; à midi, on peut pique-niquer, acheter le nécessaire sur place ou passer au self-service ; l'après-midi, les voitures continuent d'affluer, si bien que le nombre de 20 000 participants n'est pas exagéré. Sur le podium se pressent les invités de marque qui prennent la parole, représentants de l'Enseignement Catholique, syndicats de professeurs, de chefs d'établissement et plus particulièrement Mgr Plateau, Vice-Président de la Commission Episcopale de l'Enseignement Catholique. Réussite complète, même si la presse n'a pas suffisamment répercuté cet événement.

En cette année 1982, le père Le Bras part pour Caen, remplacé par le père Beylot dans sa double fonction ; Monsieur Paul Houssin et Monsieur Christian Dauger de Caulaincourt succèdent à Monsieur Jacques Le Roy Ladurie, le premier comme président de l'association gestionnaire et le second comme président de l'association immobilière ; d'autre part le père Belan, fatigué, rejoint Grentheville en laissant sa charge de curé au père Michel Desramaut.

Le premier souci matériel du nouveau directeur est de terminer le bâtiment qui flanque l'angle des dortoirs : la sécurité exigeait un escalier de secours, il a été construit, mais entouré de salles, nouveaux points d'accueil pour les élèves et les professeurs. Il faudra quelques mois pour qu'il soit complètement achevé.

En 1983, la communauté prend en charge les paroisses d'Habloville, Ri, Rônai en plus de Montgaroult, Sentilly, Giel-Courteilles, la Courbe : le premier curé est le père Michel Desramaut qui sera remplacé en 1984 par le père Devos.

L'école libre est de plus en plus menacée dans ses structures et même dans son existence ; les réunions se multiplient pour faire montre de force et de cohésion : il y a un crescendo voulu par les différentes organisations et lorsque la région parisienne fait son rassemblement monstre à Versailles, c'est le point final des réunions de province. Le 24 juin 1984, toutes les écoles libres seront convoquées à Paris pour le rassemblement, national cette fois. L'ESAT y envoie un groupe important de professeurs, membres du personnel, parents d'élèves ; ils seront un nombre infime dans la marée qui défile jusqu'à la Bastille, dans l'ordre, la dignité et le sourire, la bataille est gagnée, le gouvernement fait marche arrière ; il faut être vigilant cependant ... On recule parfois pour mieux sauter !

Le renouveau de la catéchèse, l'intérêt croissant que tous y portent, hiérarchie, familles et groupements paroissiaux incitent les responsables à une organisation plus stricte et plus rationnelle des réunions des différentes sections. Matériellement, l'usage de magnétoscopes et une installation des circuits de distribution dans les postes de télévision mettront un support visuel à la disposition des responsables de la catéchèse qui pourront utiliser les émissions religieuses et les films bibliques pour une sensibilisation des jeunes aux problèmes religieux.

En 1984, la chapelle de la Communauté est rénovée, restaurée entièrement et dotée d'une installation sonore : à partir de cette date les groupes peuvent utiliser ce centre pour des cérémonies, des veillées, des eucharisties mieux adaptées à leurs exigences.

La pédagogie scolaire est en progrès grâce à trois innovations : une salle audiovisuelle avec projecteurs, magnétoscope, poste de T.V. est mise à la disposition des professeurs, alors que des films documentaires sont projetés pendant les récréations. Mais, pendant les récréations encore, il y a la deuxième réalisation : le C D I qui offre aux professeurs, aux élèves concernés une documentation de plus en plus importante et précise alors que les documents se multiplient.

Cependant, l'innovation la plus importante et la plus spectaculaire est l'introduction de l'informatique comme moyen de développement et méthode pédagogique. Au mois de septembre un "Apple" est installé et accessible aux professeurs : quelques-uns s'initient et sont même, en septembre 1984, capables de diriger les élèves soit pour la création de programmes simples, soit pour l'utilisation des logiciels : en 1984, six postes complets facilitent le passage des classes et des groupes qui désirent aborder l'informatique. A partir de septembre 1984 les ordinateurs deviennent moyen pédagogique régulier pour des classes de français, de mathématique et de technologie alors que des cours du soir rassemblent des agriculteurs et autres personnes des environs. L'informatique n'est pas limitée à la pédagogie, les bureaux de secrétariat et de comptabilité sont équipés ... de même que la partie de la ferme où les vaches viennent recevoir un supplément de nourriture calculé et distribué grâce aux informations déclenchées par leur collier (alimentation programmée du bétail).

Dans cette période, alors que les travaux de construction sont terminés, les efforts se portent sur l'entretien et l'embellissement : des peintures, bien vieilles, disparaissent et sont remplacées par des teintes plus gaies, les

fenêtres sont remises en état ; l'environnement de la maison est soigné : les parterres de roses, les jardinières de géraniums aux fenêtres, tout concourt à donner un aspect nouveau et plus attrayant à l'ensemble de l'école.

A la rentrée de septembre 1984, l'école devient "mixte" - oh ! bien timidement puisqu'elles ne sont que quatre filles en 6^{ème} ... Mais désormais la porte est ouverte et le nombre des filles ira grandissant.

Une nouvelle section fait son apparition, l'horticulture, sous-options : pépinières et jardins et espaces Verts (J.E.V.) qui est rattachée à l'école agricole ; les serres sont maintenant désertes, il n'y a plus ni fleurs, ni plants à vendre ... au moins provisoirement. On ne voit pas les gens les bras chargés de fleurs le jour de l'Ascension de cette année-là. Par contre, les visiteurs peuvent fouiner dans les "greniers de Giel" où l'on a rassemblé tant de choses anciennes, inutiles ici, mais pouvant trouver une nouvelle utilisation ailleurs.

C'est sur l'initiative de Monsieur Cappelle que s'est réalisée cette "braderie" puisque depuis la rentrée scolaire, il est officiellement économiste de l'école : il succède à tant de Salésiens qui se sont dévoués pendant plusieurs années à ce poste vital.

Depuis le mois de mars, les ouvriers sont de nouveau à pied d'œuvre. Le bâtiment qui a abrité les premiers ateliers de mécanique et de menuiserie est transformé : un étage supplémentaire y est élevé et pour la rentrée 1985 donne des salles supplémentaires, vastes, aérées, fonctionnelles. Cette rentrée 1985 accentue le renouveau nécessaire à l'ère de l'informatique : les élèves s'initient à la commande numérique en CAP et BEP et une mention complémentaire "Opérateur-Régleur sur Machine Outil à Commande Numérique" est ouverte.

A l'heure où s'achève cet opuscule, nous pensons à tous ceux et à toutes celles à qui il est dédié. Ils ont construit cette œuvre par leur travail et leur générosité :

- les PRETRES du DIOCESE de SEES qui l'ont fondée et développée ;
- les SOEURS de PERROU présentes dans tous les secteurs pendant 50 ans ;
- les SALESIENS qui, pendant cinquante ans, ont travaillé pour développer les bâtiments et actualiser sa pédagogie ;
- la foule des BIENFAITEURS ; si les pierres pouvaient parler, elles crieraient les noms des personnes généreuses à qui elles doivent de former un ensemble divers et cohérent ; ces noms n'ont pas été cités ; il aurait fallu remplir un livre d'or et surtout n'oublier personne, pas même la veuve qui a donné son obole comme celle de l'évangile ...
- Nous pensons aux milliers de JEUNES qui ont été guidés sur le chemin de la vie, ont reçu un métier, ont formé leur caractère, ont appris le Christ et la Vierge : c'est pour eux et tous les futurs élèves que tant de personnes ont travaillé pour qu'à Giel, les jeunes apprennent à vivre

EN HOMMES RESPONSABLES

EN DISCIPLES DU CHRIST

EN SERVITEURS DE LA VIERGE AUXILIATRICE.

REPERES CHRONOLOGIQUES

ANNÉES	Présidents de l'association gestionnaire	Présidents de l'association immobilière	Directeurs de Giel	Provinciaux Salésiens	
1868	M. de Caulaincourt Anatole		Abbé Vauloup		
1875			Abbé Cornu		
1898			Abbé Hervieu		
1922	M. de Caulaincourt Guy		Abbé Roussel	Père Festou	
1925			Père Pansard		Père Moitel
1929				Père Amielh	
1931					Père Caboche
1936					
1938				Père Guillerme	
1945			Père Labous		
1946	M. Le Roy Ladurie Jacques		Père Guillerme	Père Berrichel	
1951			Père Loriaux	Père Déas	
1952			Père Mazé	Père Lorriaux	
1953			Père Le Carrérés	Père Pican	
1955			Père Le Bras	Père Le Carrérés	
1956		Père Beylot			
1958		Père Pellerin	Père Balbo		
1962			Père Beylot		
1964				Père Inisan	
1967		M. Chevrinçais	M. Dauger de Caulaincourt Christian	M. Alain Roger	Père Enger
1969				M. Sébastien Léronnel	Père Federspiel
1975					
1976					
1981					
1982	M. Houssin				
1986					
1987					
1988					
1993					
1997					
1999					
2005					
2008					
2013					

Collège / Lycée Professionnel / Lycée Agricole

De

GIEL DON BOSCO

Les cours
61210 Giel Courteilles

02.33.67.99.00

www.giel-don-bosco.org

A la mémoire du Père PINOT, rédacteur de ce fascicule, décédé en 2009